



Cinéma Page C3

Disques Page C5

Livres Page C6

Agenda culturel Page C8

Arts visuels Page C9

Formes Page C10

JAZZ
& BLUES

Charlie gagne le référendum!

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

C'est encore l'été, mais on sait déjà quel est le disque de l'année: *Always Say Goodbye* confectionné par Charlie Haden, chef de file du quartet de l'ouest, soit, pour parler franc, le Quartet West. C'est pas pour rire, mais il y a quatre mois, lorsqu'il est sorti, on vous l'avait dit que cette mise en scène musicale de l'univers de Raymond Chandler et Dashiell Hammett finirait 1995 en tête du palmarès.

Alors, comment ça s'est passé? À chaque été, depuis 42 ans maintenant, les critiques du jazz du globe envoient sous pli leurs choix musicaux à l'attention du magazine américain *Down Beat*. Et cette année, Haden a obtenu 35 votes, trois de plus que le *Blue Light 'Til Dawn* de Cassandra Wilson qui a doublé Randy Weston par une voix seulement.

Le pianiste de Tanger, le compositeur de *Hi-Fly*, a récolté 31 voix pour *Volcano Blues* sur étiquette Antilles. Sa vraie place est entre Haden et Wilson, ne serait-ce que pour souligner la beauté de la pièce *Mystery of Love*. Son album est splendide.

Après Haden, Wilson et Weston, on retrouve le jeune Joshua Redman. Son *Wish*, sur étiquette Warner, a gagné 30 votes. Sonny Rollins, Wynton Marsalis, Joe Lovano et John Scofield suivent dans l'ordre. Entre nous, l'album de Rollins est si sirupeux, si indigent, qu'on aurait mieux fait de l'envoyer dans les oubliettes.

Charlie Haden est en tête. Randy Weston est troisième. Ils ont le même producteur. Son nom? Jean-Philippe Allard. Normalement, le Allard, il aurait dû être nommé producteur de l'année. Deux sur cinq, c'est plus que la moyenne, c'est du record. Qui plus est, le label qu'il dirige, on parle de la division jazz uniquement, soit Verve, a remporté la palme du meilleur label avec 196 votes, loin, très loin devant Blue Note.

Normalement, lorsqu'on est le producteur de Charlie Haden et de Randy Weston, le patron de la meilleure étiquette de l'année, on devrait hériter du titre de producteur no 1. Et bien non! Allard, non seulement il n'a pas eu droit à ce qu'il lui revenait de droit, il n'a même pas eu un vote. C'est pas couillon. C'est débile.

Le roi Ubu du jazz

L'artiste de l'année? Wynton Marsalis avec 65 votes, devant Joe Lovano avec 57 et Charlie Haden avec 53. Marsalis, il a gagné parce qu'en plus de s'occuper de ses propres affaires, il s'occupe beaucoup des affaires du jazz. Il est musicien, docteur, conférencier, touche à tout, ambulancier... Il est le roi Ubu du jazz.

En plus d'être artiste de l'année, Wynton Marsalis a gagné le titre de formation de l'année avec 13 voix de plus que le quartet de Charlie Haden. Art Ensemble of Chicago suit avec 61 votes devant Phil Woods, le Modern Jazz Quartet et Bobby Watson.

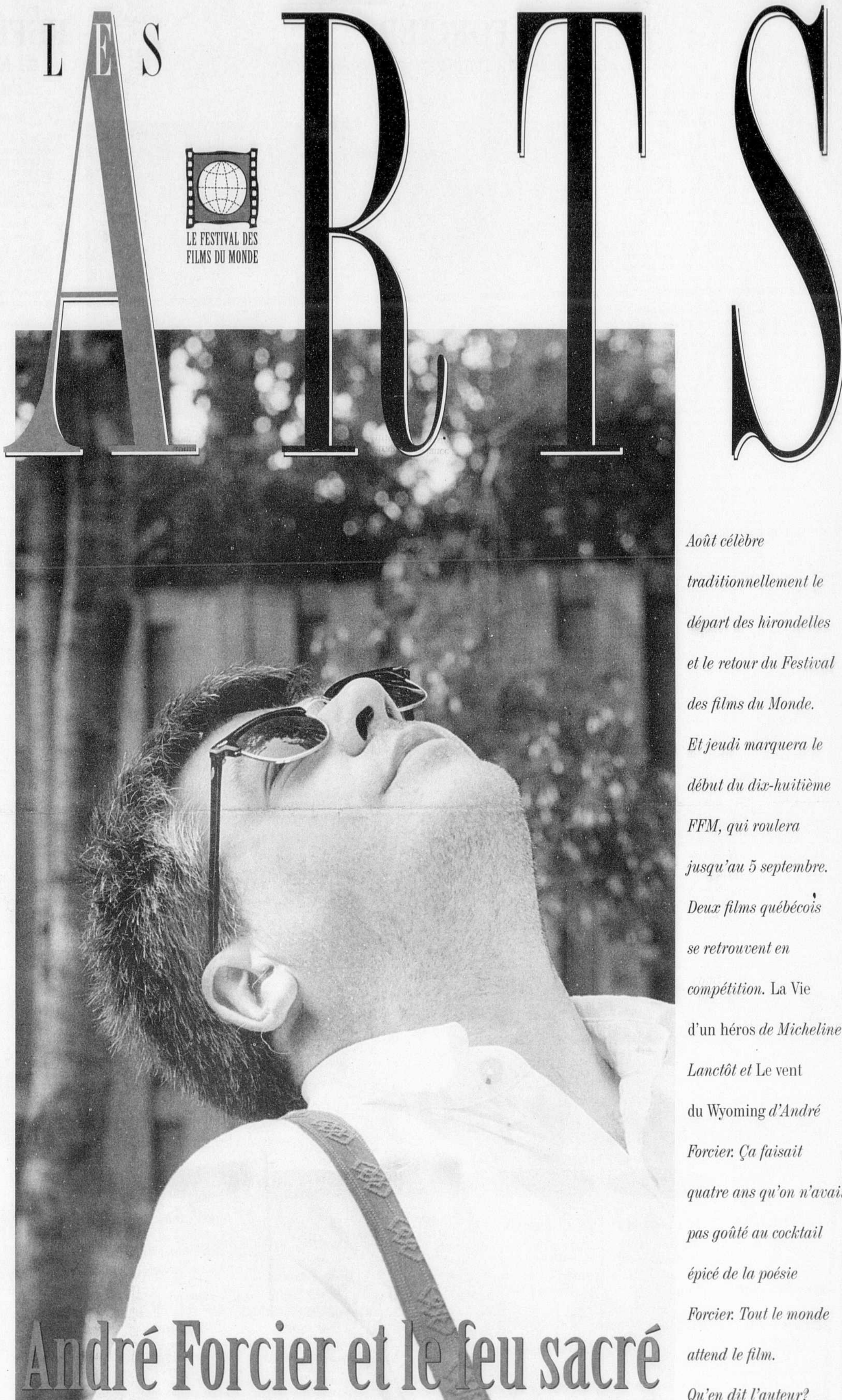
Question composition, c'est Weston, Randy Weston, qui s'est retrouvé en tête avec 65 voix, trois de plus que Muhal Richard Abrams et quatre de plus que Henry Threadgill. Que Carla Bley se glisse en quatrième position est une aberration. Si elle a séduit en son temps en nous faisant le coup des sonorités à la Nino Rotta et à la Kurt Weill, elle ne fait plus illusion. Elle dort sur ses lauriers. Et puis, de l'*Opéra de quat'sous* on commence à abuser. Il n'y a pas que cela dans la vie.

C'est vrai quoi! Ras-le-bol à la fin de ces rééditions sous couvert de nouveauté d'œuvres authentiques. C'est pas clair? Bon. Prenez Kurt Weill. Il a écrit des choses magiques. Vraiment chouettes. Il était un compositeur de première. Un as du tire-bouchon sonore cher aux pros. Bien.

Depuis plusieurs années, il ne se passe pas une année sans que des producteurs, genre Hal Willner, nous fassent le coup de la rénovation des musiques dansantes chères à Weill. Le fond du coup en question est économique. Pensez-y, en empruntant des pièces écrites en 1928, c'est le cas de l'*Opéra* qui nous occupe, vous n'avez pas à déboursier un radis à titre de droit d'auteur. Parce qu'après cinquante ans, ça tombe dans le domaine public.

En fait, le comble de cette histoire c'est que Henry Threadgill ait juste

VOIR PAGE C 2 : RÉFÉRENDUM



Août célèbre

traditionnellement le

départ des hirondelles

et le retour du Festival

des films du Monde.

Et jeudi marquera le

début du dix-huitième

FFM, qui roulera

jusqu'au 5 septembre.

Deux films québécois

se retrouvent en

compétition. La Vie

d'un héros de Micheline

Lanctôt et Le vent

du Wyoming d'André

Forcier. Ça faisait

quatre ans qu'on n'avait

pas goûté au cocktail

épicié de la poésie

Forcier. Tout le monde

attend le film.

Qu'en dit l'auteur?

PHOTO JACQUES GRENIER

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il y a des hommes comme ça qui se donnent des airs grognons mais qui sont tout sensibles au fond, comme une amande cachée dans une coque épineuse. Le cinéaste André Forcier par exemple. Il vous teste un peu, il grommelle, vous observe derrière le rempart de ses lunettes fumées, puis si ses bougonnements vous font rire plutôt que vous ratatiner, il s'adoucit, devient gentil, tel un gros matou aux griffes rétractées.

On le rencontre ces jours-ci chez lui à Longueuil. Dans son jardin où il accorde des entrevues.

Il faut dire que la sortie d'un film d'André Forcier, c'est toujours un événement. À cause de cet univers si

personnel aux accents ducharmiens qui compose sa signature: quelque chose entre la poésie, le sanglot, le coup de poing et le blues du *last call*. Le vent du Wyoming, son dernier long métrage, sera lancé au FFM, en compétition. Une histoire inventée l'avait été avant lui en 90, raflant le prix du public. Cette fois, on verra.

Dans son œuvre, il y a des balises qui portent pour ses fans le nom de *L'eau chaude l'eau froide*, d'*Au clair de la lune*. Depuis le temps qu'on le surnomme «l'enfant terrible du cinéma», l'étiquette lui a fait grincer des dents année après année, puis à 47 ans, il s'est mis à y prendre plaisir, forcément. Enfant terrible, ouais! Pourquoi pas? Il revendique une immaturité. Les poètes, c'est bien connu, ça ne vieillit pas. Même les

poètes du macadam. Mais certains deviennent quand même presque heureux dans une maison de banlieue de Longueuil, avec une femme et trois enfants, des jolies cabanes à oiseaux et la bécane pour se promener à la barre du jour, quand tout dort encore. Dans ses films, Forcier est urbain et suburbain. Dans la vie, il a sa petite oasis, pour lui garder le moral. Parfois, ça prend ça. Avec un peu de vodka pour arroser le tout.

D'amour et de trahison

La vie, il la décrit comme une espèce de course du rat, avec une illusion de réussite sociale à laquelle tous participent, lui le premier. Alors il transforme ses contradictions en ironie. «Je crois à la délicatesse du cœur», déclare le faux bougon.

Même s'il est né dans le faubourg à mélasse, le cinéaste a fait ses études à Longueuil. C'est toujours demeuré «sa» ville. Mais Forcier se rappelle des temps d'errance, de 1969 à 1971 quand il était un sans-abri à Montréal à qui les bonnes âmes prêtaient la clé des compagnies de films pour y dormir la nuit. Il tournait tout de même, mettant les quelques sous qu'il gagnait dans le financement de ses premiers films. C'est beau le feu sacré.

Que lui a apporté le succès? «Des femmes», répond-t-il tout de go. Avant, il ne «pognait» pas. *Success is sexy*, comme disait l'autre.

Il dit que le poésiste se résume à ce qui nous échappe, que c'est une substance faite d'amour aussi. «On aime

VOIR PAGE C 2 : FORCIER

LES ARTS

FORCIER

«La vie n'est vivable que sous hypnose»

SUITE DE LA PAGE C 1

par caprice», ajoute-t-il. Le cinéma, pour lui, c'est l'occasion en or d'organiser ses caprices.

Le Vent du Wyoming parle donc d'amour, mais aussi de trahison, de la famille sur laquelle on s'écroule et d'une quête du merveilleux. Il y aura un club de boxe, un bar, et une mère qui pique le chum de sa fille, un couvent de sœurs et une chanteuse qui se prend pour Piaf.

Michel Côté, France Castel, Marc Messier, le Français François Cluzet sont de la distribution. C'est bien connu: Forcier écrit pour des acteurs en particulier. Et il fait jouer souvent les mêmes. «Un acteur, c'est comme une maîtresse. Ça peut être meilleur la deuxième ou la troisième fois», dit-il. Jean Lapointe l'a inspiré de *L'eau chaude à Une histoire inventée*. Il a créé pour lui le rôle du mari cocu et malheureux du *Vent du Wyoming*. Mais Lapointe était pris, alors il s'est tourné vers Michel Côté, autre figure familière de l'univers Forcier qui fut une blanche apparition dans *Au clair de la lune*. «Michel Côté c'est un grand «vaudevillier», un acteur d'âme et un gars habile», lance-t-il. Aujourd'hui il essaie également une «nouvelle»: Sarah-Jeanne Salvy, la fille de Louise Marleau et de Jean Salvy, dont il aime la dégaine. «Je suis un voleur d'acteurs, dit-il. Sans donner d'indications, je leur demande d'abord de dire leurs répliques. Puis je pirate leurs idées.»

Le Vent du Wyoming est à ses yeux son film le plus accompli.

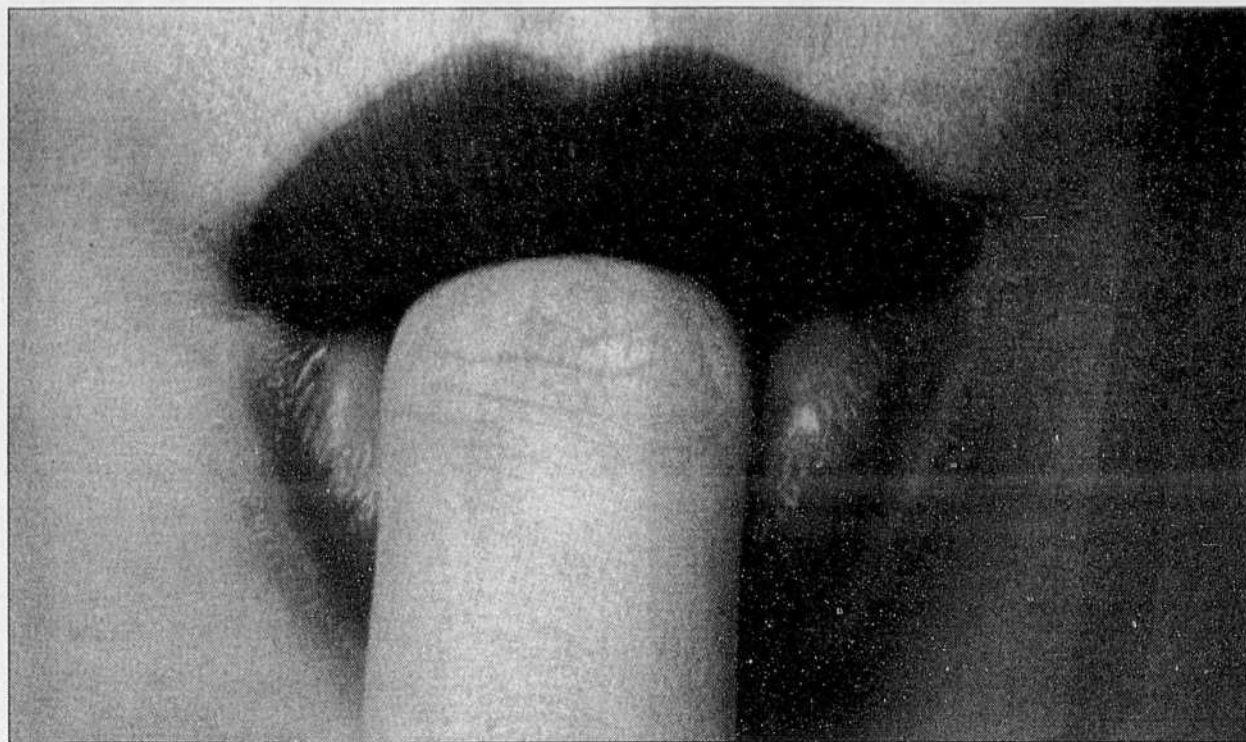
«D'habitude, la dérision l'emporte sur l'émotion. Cette fois, j'ai voulu que l'émotion s'installe directement.» Quand il dirige, Forcier sait où il s'en va, mais à l'heure d'écrire ses scénarios, il vit dans son angoisse qui lui colle à la peau «derrière cette apparence de suffisance». Perfectionniste, l'enfant terrible. Il peut aligner quinze lignes avant de réduire, pour arriver finalement à l'octosyllabe.

Une réplique du film résume à ses yeux le propos du *Vent du Wyoming*, celle proférée par le Grand Albert, alias Marc Messier, hypnotiseur de son état. «La vie n'est vivable que sous hypnose.» «Enivrez-vous», disait avant lui Baudelaire.

Forcier a voulu aborder à travers ce film le thème de la trahison des aînés, puisque la maman (France Castel) roucoulera avec l'amoureux de sa fille. «C'est difficile, dit-il, de faire un film sans mettre des mères et des filles. Vu que le cinéma, c'est une immense psychanalyse. Les baby boomers sont une génération d'égoïstes issus de parents peureux», ajoute-t-il.

Forcier travaille déjà à son prochain scénario, lequel parlera de cinéma, de célébrité et de tragédie. Un aveugle qui aura le cinéma enfoui au fond de lui, avec les difficultés et les défis qui en découlent.

D'ici là, *Le Vent du Wyoming* recevra-t-il bon accueil? Mystère! En tous cas, le réalisateur prend la responsabilité de tout, triomphe ou bide, précisant qu'il a fait le film qu'il voulait, avec un budget honorable (4 millions\$), 37 jours de tournage. «Ce sont mes choix. Je les ai accomplis.» Amen.



«Je suis un voleur d'acteurs, avoue André Forcier.
Sans donner d'indications, je leur demande d'abord de dire
leurs répliques. Puis je pirate leurs idées.»



L'affiche suggestive du nouveau Forcier, *Le Vent du Wyoming*, laisse présager un film sulfureux.

RÉFÉRENDUM

Et Randy Weston dans tout ça?

SUITE DE LA PAGE C 1

un vote de plus que Carla Bley. C'est pas une blague, c'est une misère. Surtout que ni Lester Bowie, ni Butch Morris, ni Julius Hemphill ne sont dans les parages. Faut dire, que ces trois-là n'ont pas des mines, musicalement s'entend, à réjouir les petits-bourgeois. C'est dit.

Saxo, piano et contrebasse

Où en sommes-nous? Ah! Les saxos. Au ténor, Joe Henderson a doublé Sonny Rollins qui a dépassé Joe Lovano qui a devancé David Murray lequel a fait un pied de nez à Johnny Griffin, Joshua Redman fermant la marche. A l'alto, Jackie McLean rayonne davantage que Phil Woods, Bobby Watson, Ornette Coleman, Frank Morgan, Benny Carter et Anthony Braxton.

Dans l'ensemble, il n'y a pas grand-chose à souligner. Sauf que Murray devrait être en avant de Sonny Rollins. Quant à Anthony Braxton, qu'il se soit placé dans la catégorie saxo alto est un non-sens. Remarquez qu'avec les amants de la musique schizo, il n'y a rien à comprendre. Chose certaine que ni Arthur Blythe, ni Oliver Lake ne soient là tient du bizarre.

Au piano, Tommy Flanagan a gagné le gros lot. Cecil Taylor le suit qui devance Kenny Barron, Hank Jones, Don Pullen et... Keith Jarrett. Eh, misère! Du Jarrett, beaucoup sont encore gourmands. Ça nous serine le coco avec une musique maigre depuis des lunes, et ça trouve le moyen de prendre la place de Randy Weston et de Jay McShann, Cedar Walton et John Hicks. On en passe. Des vertes et des pas mûres.

À la contrebasse, Charlie Haden chapeaute Dave Holland, Ray Brown, Ron Carter, Christian McBride et Milt Hinton. Haden, on l'aime bien. Même beaucoup. Mais bon... qu'il soit sacré meilleur contrebassiste de l'année, il y a comme qui dirait de l'eau dans le gaz de la critique. Il est bon, le Charlie, ça c'est certain. Mais pas autant que Ron Carter ou Ray Brown. Et lui-même le sait que cela n'a pas de sens. Ça c'est certain.

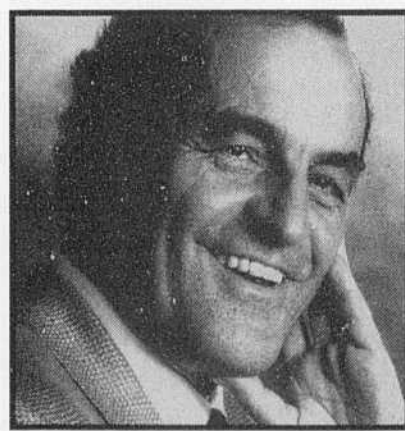
Bon, changeons de sujet. Parlons débarquement en Normandie mais restons dans le jazz. Il y a cinquante ans, les Alliés débarquent. Les Américains des Alliés avaient dans leurs sacs des disques. Des albums produits et payés par l'armée américaine. Des trucs qui étaient interdits de vente pour la simple raison que ces disques étaient donnés aux troupes.

Le 6 juin dernier, on a souligné le cinquantième anniversaire du débarquement. La revue française *Jazz Magazine* a eu l'idée, l'idée géniale, de rassembler ces morceaux, ces pièces de Benny Goodman et Louis Armstrong, Count Basie et Hots Lips Page, Billie Holiday et Art Tatum, et de nous les refiler gratis.

Pour être précis, vous déboursez 6,50 \$, soit le coût régulier de la revue, et vous obtenez ce compact qui est absolument splendide. Les patrons de *Jazz Magazine* sont des pieds-nickelés. Vive les pieds-nickelés!

Orchestrez votre saison 94-95

OSM
ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTREAL
CHARLES DUTOIT



La série

DÉCOUVERTE
ESSO



L'Impériale

5 concerts
au choix
à prix modiques

de 47,96\$ à 156,34\$
(taxes incluses)

un simple appel suffit!
842-9951

	1	2	3	4	5	VOTRE CHOIX
Choisissez 1 concert	11-12 octobre Charles Dutoit, chef Horacio Gutiérrez, piano Rachmaninov: Concerto pour piano no 3	28-29 novembre Muhai Tang, chef Sabine Meyer, clarinette Mozart: Concerto pour clarinette, K. 622	7-8 février Hans Vonk, chef M.-Danielle Parent, soprano Vladimir Spivakov, violon Mozart: Concerto pour violon no 5, K. 219 Brahms: Symphonie no 4	28-29 mars Charles Dutoit, chef Eldar Nebolsin, piano Tchaïkovski: Concerto pour piano no 1	16-17 mai Charles Dutoit, chef Ignat Solzhenitsyn, piano Beethoven: Concerto pour piano no 5 «Empereur»	
Choisissez 1 concert	4-5 octobre Charles Dutoit, chef Cho-Liang Lin, violon Sibelius: Concerto pour violon Schumann: Symphonie no 4	7-8 décembre Alexander Lazarev, chef Elisabeth Leonskaja, piano Liszt: Concerto pour piano no 2 Tchaïkovski: Symphonie no 5	27-28 février Frans Brueggen, chef Beethoven: Symphonie no 2 Beethoven: Symphonie no 3 «Eroica»	7-8 mars Roger Norrington, chef Mozart: Symphonie no 36, K. 425 «Linz» Bruckner: Symphonie no 3 (version originale)	23-24 mai Charles Dutoit, chef Olli Mustonen, piano Prokofiev: Concerto pour piano no 3 Bizet: Symphonie en do	
Choisissez 1 concert	2 octobre Charles Dutoit, chef Helen Huang, piano Mozart: Concerto pour piano no 23, K. 488	6 novembre Samuel Wong, chef Marc-André Hamelin, piano Saint-Saëns: Concerto pour piano no 2	5 février Kirk Muspratt, chef Juliette Kang, violon Mendelssohn: Concerto pour violon	19 mars Charles Dutoit, chef Pascal Rogé, piano Rachmaninov: Danses symphoniques	14 mai Charles Dutoit, chef Léo Grinhaus, violoncelle Angelina Réaux, soprano Weill: Cabaret — Berlin 1930	
Choisissez 2 concerts	20-21 septembre Charles Dutoit, chef Manon Feubel, soprano James Ehnes, violon LE MYTHE DE FAUST	22-23 novembre Bramwell Tovey, chef Artur Pizzaro, piano LA RUSSIE	17-18 janvier Robert Spano, chef Chantal Juillet, violon L'AMÉRIQUE	21-22 février Julius Rudel, chef Gwynne Geyer, soprano VIENNE	2-3 mai Jacques Lacombe, chef Gino Quilico, baryton L'OPÉRA ITALIEN	

LES ARTS

CINÉMA

À L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre
 ★★★★: très bon
 ★★★: bon
 ★★: quelconque
 ★: très faible
 ☹️: pur cauchemar

ANDRÉ

★★★

De l'Américain George Miller. Le classique film pour toute la famille qui raconte l'amitié entre un animal et ses maîtres. L'originalité d'*André*, c'est que l'animal est un phoque, fort attachant par ailleurs, qui danse, fait la grimace, adore la télé et surtout sa petite maîtresse Toni et son papa (joué par Keith Carradine). Le film, avec les limites et les ficelles du genre, est vraiment sympathique et émouvant. André fait la conquête de tous. Les enfants l'adoreront.
Odile Tremblay

THE SELLING OF A SERIAL KILLER

★★★ 1/2

Documentaire de Nick Broomfield. En Floride, en 1990-91, une prostituée tue six, peut-être sept de ses clients. Elle plaide la légitime défense et est condamnée à la chaise électrique. Plus encore qu'aux motivations de la meurtrière, le réalisateur s'intéresse aux marchandages auxquels se livrent ceux et celles qui veulent médiatiser, «fictionnaliser» l'histoire d'Aileen Wuornos. Un document qui laisse pantois. Au Cinéma de Paris jusqu'au 25 août.
Francine Laurendeau

CIAO, PROFESSORE!

★★★

De Lina Wertmüller. Un professeur du nord de l'Italie vient enseigner à Corzano, dans le sud profond. D'abord ulcéré par les mentalités, il s'attache à ses petits élèves. Drôle, touchant et savoureux. En v. o. sous-titré en anglais. Au Cinéma Égyptien.
Francine Laurendeau

LE BÂTARD DE DIEU

Un pur produit psychotronique signé par le producteur français Christian Fechner. Le film raconte l'histoire d'un enfant abandonné à qui on a coupé le nez et qui, dans la France profonde du XVI^e siècle, est entraîné dans une série de mésaventures hautement rocambolesques. Moins pervers, bourreaux sans merci, bandits des grands chemins, héros rebondissant comme une boule de billard. Tout y est, sur des décors de carton-pâte et un jeu digne des pires productions de série B. À lire au second degré pour le délire kitsch ou à fuir.
Odile Tremblay

AIRHEADS

★

De Michael Lehmann. Trois rockers paumés, en mal de reconnaissance, prennent en otages les employés d'une station de radio et exigent de faire tourner leur démo. Comédie satirique d'un pitoyable niveau intellectuel qui sabote le talent de trois bons acteurs, Brendan Fraser, Steve Buscemi et Joe Mantegna. Vivement déconseillé, même sur cassette.
Bernard Boulad

BAJJI ON THE BEACH

★★★

De Gurinder Chada. Des femmes d'origine asiatique font une excursion vers une station balnéaire, en Angleterre. Cette exploration attentive, drôle et affectueuse des problèmes de transplantation d'une culture à l'autre est éminemment sympathique et éclairante, malgré ses maladresses.
Francine Laurendeau



Aileen Wuornos dans *The Selling of a Serial Killer*, un documentaire produit et réalisé par Nick Broomfield.

À la Bourse du crime

THE SELLING OF A SERIAL KILLER
 Documentaire produit et réalisé par Nick Broomfield. Image: Barry Ackroyd. Montage: Richard M. Lewis, Rick Vick. Musique originale: David Bergeaud. USA, 1993. 87 minutes. V. o. anglaise. Au Cinéma de Paris jusqu'au 25 août.

FRANCINE LAURENDEAU

Oui, c'est une histoire horrible que je vais vous résumer, mais ne vous volvez pas la face. Il ne s'agit pas d'une «fiction» où votre sensibilité risque d'être agressée par le sang et la violence. C'est seulement un documentaire dans lequel un réalisateur tente de découvrir la vérité en posant des questions à des hommes et à des femmes — à deux femmes en particulier — qui ont vécu cette histoire horrible ou qui s'y sont intéressés pour des raisons plus ou moins avouables.

Prostituée dans la trentaine, Aileen Wuornos vit en Floride, recrute ses clients le long de la route et opère le plus souvent dans leur voiture. Lesbienne, elle vit depuis cinq ans avec la même compagne. En décembre 1989, on trouve dans les bois de la région le cadavre criblé de balles d'un homme de 51 ans. Tout au long de l'année suivante, six hommes seront assassinés dans les mêmes conditions.

En janvier 1991, Aileen Wuornos

est arrêtée. Après une conversation téléphonique avec son amante (qui disparaîtra aussitôt du tableau), elle se déclare seule coupable de ces sept meurtres. Ses conseillers sont Steven Glazer, un avocat au profil professionnel pour le moins douteux, et Arlene Pralle, propriétaire d'un élevage chevalin, qui, en novembre 1991, adopte légalement l'orpheline de trente-cinq ans. Incroyable mais vrai.

Car Aileen n'a plus de mère et son père s'est suicidé en prison quand elle était toute petite. Elle a eu une enfance et une jeunesse épouvantables et si elle a tué, soutient-elle, c'est en état de légitime défense parce que ses clients étaient des sadiques. Un psychologue avance l'hypothèse qu'elle aurait subconsciemment tenté, à répétition, de tuer son père. Mais au fur et à mesure que progresse l'enquête, on a l'impression que ce n'est pas tant les motivations de la criminelle que cherche Nick Broomfield.

Ce qu'il tend à mettre en lumière, c'est plutôt la vénalité de ceux et celles qui disent vouloir protéger l'accusée mais qui en réalité réclament de l'argent. De l'argent pour accorder des interviews à Broomfield, de l'argent pour lui faire rencontrer Aileen, condamnée à mort depuis mars 1992 — ce qui nous vaut du reste l'édifiante démonstra-

tion d'une exécution sur la chaise électrique. De l'argent pour procurer de la documentation aux journalistes et aux auteurs d'éventuels best-sellers, de l'argent pour fournir aux producteurs le matériel dont ils ont besoin pour faire écrire un scénario à couper le souffle.

On sort pantois en même temps qu'un peu frustré car ce film déconcertant pose plus de questions qu'il ne donne de réponses. On aimerait pouvoir mieux cerner la personnalité, désarçonnante, d'Aileen. On aimerait comprendre entre autres pourquoi sa maîtresse (apparemment au courant depuis le début et peut-être même complice) l'a aussi brutalement laissée tomber. Mais on est surtout médusé devant le cynisme de tous ceux qui veulent commercialiser, qui veulent «fictionnaliser» une telle tragédie humaine. D'autant plus que l'héroïne de la tragédie est une femme, la première «tueuse en série». La gloire.

Dans le dernier *Monde Diplomatique*, un article intitulé *Pourquoi tant de «tueurs en série» aux États-Unis?* ne s'intéresse pas à l'affaire Wuornos mais pousse dans une autre voie l'exploration de la question. Son auteur est le sociologue Denis Duclos, auteur notamment du *Complexe du Loup-garou*, la fascination de la violence dans la culture américaine (La Découverte, Paris, 1994).

«Le châtiment d'une déviance maléfique, constate-t-il, a permis à la société américaine de réaffirmer, contre tous les guerriers fous et autres individus sauvages, les valeurs de la loi. Mais ce n'est pas si simple, car la plupart de ces grands criminels deviennent, par le biais de la fiction de masse — films d'épouvante, romans policiers, séries télévisées — des héros fascinants pour le monde entier.»

Il rappelle que comme, aux États-Unis, la scénographie du crime terrorisant est produite par des cohortes de narrateurs médiatisés, la «productivité» du criminel réside non seulement dans le nombre de ses actes, mais «dans la reprise et la répétition de son personnage par le biographe, le romancier, le cinéaste, de telle façon qu'il finit par devenir un véritable mythe, lui-même multiplié».

Si le sujet vous intéresse, je vous conseille fortement de lire ce texte substantiel et d'aller voir *The Selling of a Serial Killer*. Aux dernières nouvelles, Aileen Wuornos était toujours incarcérée, donc toujours vivante.

Trésors australiens

Washington (AP) — Les archives cinématographiques nationales d'Australie ont laissé filer plus de 1600 vieux films américains — des comédies de Harold Lloyd, des films d'entreprises et des pages d'information filmées — pour permettre leur restauration en sol américain.

Plusieurs de ces bandes filmées, qui sont parvenues récemment à la bibliothèque du Congrès américain dans un camion réfrigéré, seraient dans bien des cas les dernières copies de ces œuvres, sinon des films inconnus à ce jour. «J'ai l'impression d'accéder à la caverne d'Aladin, s'exclama récemment Susan Dalton, archiviste de l'Institut américain du cinéma et coordonnatrice du projet. Les Australiens viennent de nous donner une grande partie de notre histoire filmée et nous les adorons pour ce geste.»

En vérité, des films datant de la première moitié du 20^e siècle ont été donnés par la National Film and Sound Archive d'Australie. Ils ont été obtenus par les Australiens en concordance à une campagne dans le but de préserver leur propre industrie du cinéma.

«Ils ont parcouru tout le pays pour soutirer aux leurs toutes ces pellicules nitrate, a ajouté Dalton. Ils ont réussi.»

Les films traités au nitrate, qui étaient produits à compter de 1880 jusqu'en 1951, se décomposent sous l'effet de la chaleur, de la moisissure et lorsqu'ils entrent en contact avec de faibles acides. Certains ont été détruits quand on a tenté d'en récupérer l'argent par procédé d'émulsion. Malheureusement, moins de la moitié des films tournés avant 1951 ont été récupérés.

Plusieurs bandes expédiées par les Australiens n'ont pu être encore identifiées, explique Dalton. Parmi ces pertes, *An Indian Sunbeam* (1912), mettant en vedette Broncho Billy Anderson, le premier film au monde illustrant un cowboy comme tête d'affiche; *Among the Mourners*, une comédie de Keystone réalisée en 1914 avec en proue Charlie Chase; et *Bringing Home the Bacon* (1924), un des premiers *features* avec Jean Arthur à titre de vedette. Des surprises aussi telles que *Once Every Ten Minutes* et *Peculiar Patients* (1915), considérées les seules copies encore disponibles illustrant les premières élucubrations du comédien Harold Lloyd.

Ces réalisations américaines avaient été expédiées en Australie pour une exposition quelque temps après avoir été complétées, au début du siècle. Curieusement, les coûts pour le retour à bon port de ces productions étaient à ce point élevés qu'ils étaient restées en Australie. Plus de 98 % de ces œuvres sont sur pellicule nitrate et la plupart sont considérées comme des «orphelins», n'étant plus régies par *copyright* ou appartenant à des producteurs disparus depuis.

Les Archives australiennes, n'ayant pas les moyens de préserver ces vestiges du cinéma américain, les ont offerts aux Américains en octobre dernier. Ces productions seront divisées parmi les principales entreprises d'archives américaines dans le but de les restaurer.

«Un film d'une sensibilité et d'une fraîcheur exquises.»
 - Huguelte Roberge, La Presse

tannenbaum
mina

CENTRE-VILLE 849-FILM
 2021 Ste-Catherine O. M. G. C. CFP

FAMOUS PLAYERS info-film: 866-0111 de 11h00 à 22h00

«Un duel d'acteurs royal.»
 - M. A. Lussier, CIBL

UNE PURE FORMALITÉ

PARISIEN 866-3856 480 Ste-Catherine O. ★ CFP

DEPARDEU POLANSKI
 UN FILM DE GIUSEPPE TORNATORE

D'après l'ouvrage de REGINE DEFORGES

LE CAHIER VOLÉ

Un film de CHRISTINE LIPINSKA

PARISIEN 866-3856 480 Ste-Catherine O. ★ CFP

CLAUDE BERRI présente un film de PATRICE CHEREAU

ISABELLE ADJANI • DANIEL AUTEUIL
 JEAN-HUGUES ANGLADE
 VINCENT PEREZ • VIRNA LISI

La Reine Margot

IMPERIAL 1420 B. Leury 1420 B. Leury ★ CFP
 CENTRE LAVAL 688-7776 1600 La Concorde ★ CFP

LA COMÉDIE PRÉFÉRÉE DE TOUS EN AMÉRIQUE
 A FAIT UNE STAR DE 'MAX'
 «LE ROBERT DE NIRO DU MONDE CANIN!»

«MAX» AJOUTE AU «MASQUE»
 UNE DIMENSION
 CANINE QUI
 NOUS FAIT
 TOUS CRAQUER!»
 USA TODAY

«C'EST DE MOI QU'ON PARLE?»

«UNE DÉCOUVERTE
 COMME CAMERON DIAZ,
 C'EST RARE!»
 Roger Ebert, CHICAGO SUN-TIMES

«HALLUCINANT!»
 Louise Blanchard, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

MASQUE
 DE GROS ZÉRO À SUPER HÉROS...

PRÉSENTÉ EN SON DTS DIGITAL DANS CERTAINS CINÉMAS

VERSION FRANÇAISE		VERSION ORIGINALE ANGLAISE	
BERRI 849-FILM 1200 Rue St-Denis	LANGELIER 255-5551 1195 Rue St-Martin O. ★	LAVAL 2000 849-FILM 1195 Rue St-Martin O. ★	MAINTENANT OUVERT GALERIES LAVAL 849-FILM 1535 Boulevard Le Corbusier ★
TERREBONNE 471-6644 1071 Chemin du Collège	STE-THERÈSE 979-4444 1071 Chemin du Collège	BOUCHERVILLE 449-5404 1071 Chemin du Collège	ST-JEROME 436-5944 1071 Chemin du Collège
CHATEAUGUAY 691-2453 240 St-Jean Baptiste	SHAWINIGAN 539-5700 240 St-Jean Baptiste	LONGUEUIL 849-FILM 825 St-Louis O. ★	ST-JEAN 346-4141 825 St-Louis O. ★
ST-HYACINTHE 773-9492 1300 St-Hyacinthe	TROIS-RIVIÈRES 375-3377 1300 St-Hyacinthe	MAISON DU CINÉMA 588-9782 1300 St-Hyacinthe	GRANBY 776-6908 1300 St-Hyacinthe
ST-BASILE 441-7952 201 Rue 1 ^{re} Est	DRUMMONDVILLE 474-6928 201 Rue 1 ^{re} Est	PLAZA REPENTIGNY 637-6555 1111 Avenue de la République	JOLIETTE 756-4377 1111 Avenue de la République
VALLEYFIELD 371-1003 24 Paris	CINÉ-PARC LAVAL 1600 La Concorde	CINÉ-PARC CHATEAUGUAY 1600 La Concorde	CINÉ-PARC ST-HILAIRE 1600 La Concorde
2ème film aux ciné-parcs	CINÉ-PARC ORFÈVRE 1600 La Concorde	CINÉ-PARC JOLIETTE 1600 La Concorde	présenté en digital
VERSION ORIGINALE ANGLAISE		MAINTENANT OUVERT	
LE FAUBOURG 849-FILM 1535 Boulevard Le Corbusier	VERSAILLES 353-7888 1535 Boulevard Le Corbusier	GALERIES LAVAL 849-FILM 1535 Boulevard Le Corbusier	ASTRE 327-5001 1535 Boulevard Le Corbusier
CÔTE-DES-NEIGES 849-FILM 1535 Boulevard Le Corbusier	POINTE-CLAIRE 849-FILM 1535 Boulevard Le Corbusier	DORVAL 631-8556 1535 Boulevard Le Corbusier	CARREFOUR 655-0369 1535 Boulevard Le Corbusier
CARREFOUR LAVAL 849-FILM 1535 Boulevard Le Corbusier	CHATEAUGUAY 491-2453 1535 Boulevard Le Corbusier	BROSSARD 849-FILM 1535 Boulevard Le Corbusier	CINÉ-PARC ST-EUSTACHE 1535 Boulevard Le Corbusier
STE-ADELE 229-7555 1535 Boulevard Le Corbusier	CINÉ-PARC ST-EUSTACHE 1535 Boulevard Le Corbusier		

LE DEVOIR présente

RICHARD DESJARDINS

avec **ABBITTIBBI**

NOUVEAU SPECTACLE
 «Chaud était la nuit...»

22 • 23 • 24 septembre 20h30

SPECTRUM

318 STE-CATHERINE O. (Pl. des Arts)
 (514) 861-5851 (1) billets ou Spectrum
 chez Admision et au 797-1245 (1-hor)

Ministère de la Culture et des Communications

LES ARTS

CINÉMA

Le phoque au cœur tendre

ANDRÉ

Réal: George Miller. Scénario: Dana Baratta d'après le livre A Seal called André par Harry Goodridge et Lew Dietz. Avec Keith Carradine, Tina Majorino, Keith Szarabajka, Chelsea Field. Images: Thomas Bursbyn. Musique: Spencer Proffer. En v.o. anglaise au Centre Eaton. V. française au Parisien.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Rien de tel qu'un bon film d'animaux, dans la plus pure tradition Disney. J'ai nommé ces films célébrant les affinités entre les bêtes et les gens prouvant que les bêtes sont moins bêtes qu'on ne le croit, moins surtout que bien des adultes qu'elles côtoient. Que reviennent les Rintintin, les Lassie, les Croc-blanc et autres quadrupèdes doués de raison et de cœur qui ont bercé notre enfance.

Le nouvel héros de la jeunesse s'appelle désormais André. Il vit dans le Maine. Il est amphibie. Il ne hennit pas, et s'il aboie, c'est avec un accent des Maritimes. André est un phoque.

Le film raconte son histoire, basée sur un fait vécu. Après que sa mère eut été capturée par les pêcheurs, le phoque en question fut adopté et éle-

vé au biberon par une sympathique famille amie des bêtes.

Nous sommes en 1962. Toni, une petite fille de neuf ans qui adore les animaux et son père, également fou des bêtes, sont les nouveaux parents de l'animal, que les autres membres de la famille apprennent à supporter puis à aimer. On aura droit à toutes les étapes de l'éducation de l'animal, qui apprend vite, se croit un humain, et aime par dessus tout regarder des westerns à la télé. Faire tourner un ballon sur son nez, c'est là le moindre des talents d'André, qui tire la langue, bat des mains, danse, cabriole et joue des tours à Toni. Quatre phoques dressés ont joué le rôle du mammifère marin, mais 90% des scènes sont interprétées par Tony, un phoque particulièrement délégué. C'est sur les épaules de l'animal que repose ce film. Il gagne, disons-le, la partie.

Le phoque partage la vedette avec le grand acteur Keith Carradine, qui apporte une densité et un poids au personnage — lequel eut pu être mièvre — du bon papa que les bêtes font craquer. La petite fille, interprétée par une Tina Majorino, délicieusement crasse et coquine, est le troisième et non le moindre pivot de l'affaire. Bonne distribution, donc.

En guise de décor, un petit village de pêcheurs du Maine, où les rivalités font rage. André devient la coqueluche des autochtones et des touristes, au grand dam d'un vilain qui conspire à sa perte. Il y aura donc complots et tentatives de trahir la mascotte de Rockport, avant que Toni ne parte sur son rafiot à sa rescousse et au péril de sa vie. Mais André n'est pas un ingrat et gageons qu'il sauvera sa belle des flots déchainés. Comment un phoque change la vie d'une famille et d'un village, c'est là le sujet du film.

C'est l'histoire classique de la bonne bête. Double d'un éloges au foyer familial, entité chère au cœur nord-américain. André aimera «sa maison» au point de revenir à sa *home sweet home* chaque printemps qui le voit séparé de sa chère Toni. Mais le fait qu'un phoque soit le héros de l'histoire est un charme de plus. Rien de plus souple qu'un phoque, surtout quand il plonge et fend l'onde de son corps qui n'est que muscles onduoyants. Il y a un vrai plaisir à le regarder virevolter. Et même si l'histoire montre ses faiblesses, même si certaines scènes sont moins convaincantes, quand on envoie par exemple le phoque croupir dans un aquarium après qu'il eut sauvé la vie de sa maîtresse — André constitue un de ces films à la formule gagnante qui attendrissent son auditoire à tout coup.

Un petit miracle italien

CIAO, PROFESSORE!

De Lina Wertmüller, avec Paolo Villaggio, Isa Danieli, Gigio Morra, Sergio Solli, Esterina Carloni, Paolo Bonacelli, Marco Troncone, Pier Francesco Borruto, Adriano Pantaleo, Ciro Esposito... Scénario: Lina Wertmüller, Leo Benvenuti, Piero De Bernardi, Alessandro Bencivenni, Domenico Saverni, librement adapté de lo speriamo che me lo cavo, de Marcello D'Orta. Images: Gianni Tafari. Montage: Pierluigi Leonardi. Italie, 1993. 91 minutes. V.o. italienne, sous-titres anglais. Au Cinéma Égyptien.

FRANCINE LAURENDEAU

Marco Sperelli (Paolo Villaggio) est professeur au niveau de l'école primaire dans un centre urbain du nord de l'Italie. Le destin, qui a pris la forme d'une erreur d'information, l'expédie dans le sud profond, à Corzano, obscur village pauvre et dégligné, négligé des services publics et abandonné à la mafia. Le film commence avec l'arrivée de Monsieur Sperelli dans le patelin. On lui organise un gîte et il se présente à l'école où le concierge fait la loi. Sa classe, la classe de troisième, est presque vide et il part à la recherche de ses petits élèves. Un travail dans un café, un autre chez le coiffeur, une autre est vendeuse, bref, malgré leur jeune âge, ils sont tous affairés à gagner de l'argent. Leurs pères sont généralement en chômage et leurs mères surchargées de travail et d'enfants. Sperelli réussit, après bien des mésaventures, à regarnir les bancs de sa classe, à capter l'attention de ses élèves et à gagner leur confiance. À la fois découragé et fataliste, il décide de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Nul doute que, bientôt, l'erreur sera réparée et qu'il pourra revenir à la civilisation. Mais petit à petit, à force de les observer, de les écouter, il va s'attacher à ces enfants et découvrir que, par exemple, si tel garçon s'endort en classe, c'est parce qu'il a travaillé toute la nuit pour aider son père. En dépit de l'hostilité du concierge véna et de la directrice qui le déteste depuis le premier jour, il va donc faire tout ce qui est en son pouvoir pour ouvrir l'esprit de ses élèves et les aider matériellement. Si bien que lorsque viendra le matin de son départ, tous les enfants verseront un pleur en l'accompagnant au train, même le plus dur, le petit rebelle dont le frère est en prison. Connaissez-vous Lina Wertmüller? C'est tout un numéro. Née à Rome en 1928, elle étudie en art dramatique avant de travailler dans un gui-



Le professeur Sperelli (Paolo Villaggio) et ses étudiants, dans le film *Ciao, Professore!* du réalisateur Lina Wertmüller.

gnol et de réaliser des feuilletons musicaux pour la télévision. Coscénariste et assistante de Fellini pour *Huit et demi*, elle commence vers le milieu des années soixante une carrière tumultueuse et provocatrice caractérisée par une satire sociale exacerbée, un humour noir et grinçant, un expressionnisme outrancier. Une carrière plus facile à suivre dans les festivals que sur les écrans de nos salles commerciales, par définition inhospitalières au cinéma dérangeant.

Si bien que j'avais à peu près perdu de vue l'évolution de la réalisatrice de *Mimi métallo blessé* dans son honneur et de *Pasqualino Settebellezze* lorsqu'à ma grande surprise, j'ai vu *Le Dixième Clandestin* au Festival des Films du Monde 1989. C'est l'histoire tendrement racontée d'une

veuve qui, pour trouver du travail et un logement, cache à tout le monde l'existence de ses dix enfants. Une amusante apologie de la famille nombreuse interprétée par Piera Degli Esposti avec une chaleur et un entrain qui rappellent Anna Magnani. Eh bien son *Ciao, Professore!* est tout à fait dans la même veine. La critique sociale est toujours là, mais maniée avec une douceur souriante. Le scénario est efficace, la mise en scène sobre, les personnages succulents. Ceux qui connaissent l'Italie, et surtout ceux qui comprennent les subtilités de la langue italienne, se délecteront devant le contraste entre les accents, le vocabulaire et les mentalités ici confrontées du nord et du sud. Mais point n'est besoin de savoir l'italien pour saisir l'essentiel des différences culturelles qui opposent le professeur (aqueil nous nous identifions d'abord) et la population de Corzano. Un petit film drôle, savoureux et touchant. Évidemment, la traduction serait plus directe si le film était sous-titré en français. Mais au Québec, c'est bien connu, seuls les anglophones savent lire.

À L'ÉCRAN

L'HISTOIRE DU GARÇON QUI VOULAIT QU'ON L'EMBRASSE

★★★

Du Français Philippe Harel, un premier film très «tranche de vie» nous faisant partager les affres d'un garçon de vingt ans, mal dans sa peau, qui voudrait tant plaire aux filles... On se reconnaît dans ce personnage finement observé, non moins finement décrit. Il y a beaucoup d'humour et des petits détails criants de vérité qui servent la crédibilité du film. Ça sent le déjà-vu, le film à des longueurs, mais c'est frais, tendre, naturel, émouvant, plein de promesses. Odile Tremblay

LE CAHIER VOLÉ

★★ 1/2

De Christine Lipinska. Comédie dramatique, tirée du roman de Régine Deforges, qui évoque avec sincérité et tendresse, mais non sans maladrances, la relation lesbienne d'une adolescente au lendemain de la guerre. Le film n'est pas dénué d'atmosphère mais reste prisonnier d'une certaine lourdeur surtout lors des scènes dramatiques. Reste Elodie Bouchez qui est épataante dans le rôle principal. Bernard Boulard

CLEAR AND PRESENT DANGER

★★ 1/2

De l'Américain Phillip Noyce. D'après un roman de Tom Clancy. Le thriller de l'été implique la CIA dans une guerre illégale déclarée aux barons colombiens de la drogue. Techniquement bien exécuté, crédible, mené rondement jusqu'à mi-parcours alors que les choses se gâtent et s'étiolent. Harrison Ford paraît figé dans son rôle de justicier viril mais Willem Dafoe sauve la mise. Odile Tremblay

THE MASK

★★★ 1/2

De Charles Russell. Donnant la vedette à l'ineffable Jim Carrey, homme au visage de caoutchouc, cette très rigolote comédie fantastique américaine est bien plus proche de la bédé que du film d'acteur. On se croirait de retour chez Roger Rabbit. Gloire aux effets spéciaux de Softimage, à l'humour omniprésent, à l'esthétique de dessin animé. Odile Tremblay

TRUE LIES

★★★

De James Cameron. L'association Schwarzenegger-Cameron, c'est le cinéma au service des feux d'artifice. C'est donc hautement explosif. À voir donc pour l'action et peut-être aussi pour Jamie Lee Curtis. Arnold, quant à lui, se donne des airs de James Bond. Ce n'est pas très convaincant mais c'est souvent drôle et efficace. Reste ces relets de racisme qui gâchent la sauce... Bernard Boulard

LA TÉLÉVISION DU SAMEDI EN UN CLIN D'OEIL

RESEAU	CF	VD	18h00	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	24h00
RC	2	4	4	Le Télé-journal	De quoi j'ai l'air?	Les jeux de Victoria 94				Le Téléjournal	Nouvelles du sport	22h50 / Ciné: Hannah et ses sœurs Am. 86—Avec Woody Allen		
TVA	10	7	7	Le TVA, éd. 18 hres	Cinéma: Les retrouvailles—Am. 86 Avec Paul Le Mat et Wil Wheaton	Cinéma: Greystoke — La légende de Tarzan, Seigneur des singes G.-B. 83—Avec Christopher Lambert et Ian Holm						Le TVA, éd. réseau	Cinéma-Lune (23h51)	
TQS	35	5	5	Sports plus magazine	Les Simpson	Cinéma: Le patriarche—Am. 88 Avec Burt Lancaster et John Glover	Cinéma: Les Plouffes (2e/2)—Can. 81 Avec Gabriel Arcand et Émile Genest					Le Grand Journal	Passion plein air	
RQ	17	8	8	Le monde en mouvement (1ère/3)	Équipe Cousteau à la redécouverte du monde	Cinéma: L'énigme de Kaspar Hauser—All. 74 Avec Walter Ladengast et Brigitte Mira	Cinéma: De bruit et de fureur—Fr. 87 Avec François Négret et B. Cremer					Loussier joue Bach (23h40)		
TV5	15	15	15	Le Canada en guerre	Signes	Journal de F2	Vision 5	Sortie libre	Scoubidou	Embarquement porte no 1	Le soir 3	52 sur la une	Kaleidoscope	
CBC	6	13	13	Newswatch		The Magical World of Disney	XV Commonwealth Games					Saturday Report	XV Commonwealth Games (23h15)	
CTV	12	11	11	Pulse	This is Country 94	Star Trek: The Next Generation	Beverly Hills, 90210	Counterstrike		Street Justice		News	Pulse	Cinéma 12
CBS	3	3	3	News	News	Entertainment Tonight	Dr. Quinn, Medicine Woman	Arty Hanks		Walker, Texas Ranger (2e/2)		News	Designing Women	The Golden Girls
NBC	5	16	16	News	News	Jeopardy! 911	Rescue 911	The Mommies	Empty Nest	Cinéma: Just My Imagination—Am. 92 Avec Jean Smart et Tom Wopat		News	Saturday Night Live	
ABC	22	22	22	News	Siskey & Ebert	Star Trek: Deep Space Nine	Baseball					Baywatch	Acapulco H.E.A.T.	
PBS	57	27	14	Rights and Wrongs...	Adirondack	The Editors	McLaughlin Group	Yanni in Concert: Live at the Acropolis				23h45 / Cinéma: Gideon's Trumpet		
PBS	33	14	27	17h / Great Outdoor...	Chocolate Passion: A Great Chef's	Carreras, Domingo, Pavarotti with Mehta: The Three Tenors in Concert		Yanni in concert: Live at the Acropolis						
MUSIQUE PLUS	20	20	20	Musique vidéo (14h)	Perfecto	Fax		ConcertPlus: Elvis in Hollywood	Musique vidéo					
MUCH MUSIC	26			R.S.V.P.		Mike & Mike	Spotlight: Genesis	X-Tendax	Start Me Up					

LA TÉLÉVISION DU DIMANCHE EN UN CLIN D'OEIL

RESEAU	CF	VD	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	24h00
RC	2	4	4	Le Téléjournal 18h10 / Découverte	Histoires fantastiques	Les jeux de Victoria 94					Le Dimanche		Nouvelles du sport	Les jeux de Victoria 94	
TVA	10	7	7	Le TVA, éd. 18hres	Docteur Doogie	16e Festival mondial du Cirque de demain	Cinéma: 260 Chrono—Am. 87 Avec D.B. Sweeney et Charley Sheen				L'événement		Le TVA, éd. réseau, TVA sports et loterie	23h40 / Vision mondiale	
TQS	35	5	5	Paire d'As		Salle des nouvelles	Les étoiles du Capitole	Cinéma: Indiana Jones et le Temple maudit—Am. 84 Avec Harrison Ford et Kate Capshaw					Le Grand Journal	Cinéma	
RQ	17	8	8	Ciné-Soleil (17h)	Snoopy au cirque	National Geographic	Cinéma: L'extravagant M. Deeds—Am. 36 Avec Gary Cooper et Jean Arthur	Dark					23h10 / Ciné: Dieu vomit les tièdes Fr. 89—Avec Pierre Banderet		
TV5	15	15	15	L'école des fans	Magellan (18h45)	Journal de F2	Vision 5	Faut pas rêver	Théâtre: Les voleurs d'instant Avec D. Colas et Vannick Le Poulain	Le soir 3	Demain il fera beau	Le divan			
CBC	6	13	13	XV Commonwealth Games (17h30)		Sewerphone Symphony	News	Venture	XV Commonwealth Games				Sports-weekend		
CTV	12	11	11	Pulse	Travel Travel	America's Funniest	The New America's	Lois & Clark: The New Adventures of Superman	And The Sea will Tell (1ère/2)				News	Pulse	Entertainment Tonight
CBS	3	3	3	News	Emergency Call	60 Minutes	Murder, She Wrote	And The Sea will Tell (1ère/2)					News	23h15 / Star Search	
NBC	5	16	16	Broadcast: New York	News	Saved by the Bell: The College Years	seaQuest DSV	Cinéma: Father & Son: Dangerous Relations Am. 92—Avec Louis Gossett Jr et Blair Underwood					The Untouchables	Cinéma	
ABC	22	22	22	News	Commercial Program	America's Funniest	The New America's	Lois & Clark: The New Adventures of Superman	Cinéma: The Woman Who Sinned—Am. 91 Avec Susan Lucci et Tim Matheson				Star Trek: The Next Generation	Discover New England	
PBS	57	27	14	The Ghostwriter Hour		All Creatures Great & Small	Carreras, Domingo, Pavarotti with Mehta: The Three Tenors in Concert 1994						Cinéma: Best Friends—Am. 82 Avec Burt Reynolds et Goldie Hawn		
PBS	33	14	27	Nature			Surprise Selection						Mystery		
MUSIQUE PLUS	20	20	20	Fax		Musique vidéo									
MUCH MUSIC	26			Outlaws & Heroes (17h30)		Elvis The Early Years	Spotlight: Genesis	Combat des clips	Vidéoflow						

Créneaux

L'outil de concertation du milieu culturel

«Retirée. J'étais retirée de cette faune troujour trop urbaine. J'écrivais. Dans ce livre, ce bouquin, j'écrivais l'urgence de vivre. Mais ce livre, il fallait bien le lancer. Il le fallait. Alors l'ODASQ, qui concerte cette faune avec sa liste des conférences de presse Créneaux, me fut d'un tel secours pour choisir la date et l'heure idéales pour inviter les journalistes...»

Organisation pour la diffusion des arts et spectacles au Québec (ODASQ) Informations: 514 251-5040



NOS CHOIX À LA TÉLÉ

SAMEDI

LES PLOUFFES

Can. 1981. Comédie dramatique de Gilles Carle avec Gabriel Arcand, Émile Genest et Pierre Curzi et beaucoup d'autres. L'adaptation du roman de Roger Lemelin trace le portrait des membres d'une famille habitant la basse-ville de Québec dans les années 30. Interprétations savoureuses et notations pittoresques. (2h25)

Radio-canada, 21 heures.

HANNAH ET SES SOEURS

É.-U. 1986. Comédie dramatique réalisée et interprétée par Woody Allen avec Mia Farrow et Barbara Hershey. Les tribulations amoureuses des trois sœurs qui rencontrent divers problèmes dans leurs carrières. Situations remplies de finesse, d'ironie et d'humour. Radio-Canada, 22h50.

DIMANCHE

LES TROIS TÉNORS EN CONCERT 1994

Le concert de clôture de la Coupe du monde de soccer au Dodger Stadium de Los Angeles avec les ténors José Carreras, Plácido Domingo et Luciano Pavarotti qui sont accompagnés par l'Orchestre philharmonique de Los Angeles sous la direction de Zubin Mehta. (3h)

PBS, 20 heures.

L'ÉVÉNEMENT

Pour la première émission de la saison, le journaliste Stéphane Bureau présente un portrait du chef du Parti action démocratique Mario Dumont. Entrevue de fond. TVA, 22 heures. Jennifer Almey

ARTS

LA VITRINE DU DISQUE

Le retour des morts-vivants

Eric Clapton ne voulait rien savoir d'un retour de Cream; qu'à cela ne tienne, ses vieux acolytes lui ont trouvé un clone

AROUND THE NEXT DREAM
BBM
Virgin (EMI)

Ainsi que je le disais la semaine dernière en parlant de la prolifération des produits dérivés du 25^e anniversaire de Woodstock, les temps, au lieu de changer comme dans la chanson de Dylan, régurgitent. Boulimique, l'époque remâche, digère et vomit inlassablement le même rock, jusqu'à ce qu'il n'offre plus la moindre stimulation au palais dégoûté du consommateur de disques et de spectacles. Personne n'y échappe. Même ceux que l'on croyait au-dessus de la mêlée, les irréductibles qui avaient juré qu'on ne les prendrait pas au piège de la redite, finissent par céder à la tentation. Des groupes légendaires de l'histoire du rock, décidément, aucun n'aura résisté, et l'argument-cliché selon lequel aucune réformation n'était possible en l'absence de membres décadents, dissidents, fous dans leur tête ou perdus dans la nature n'aura finalement pas empêché les anciens combattants de retourner sur les lieux de leur victoires d'avant-hier. Cette année, tout particulièrement, on se rue vers les plus belles plages de nos Normandies perdues. Pink Floyd, on le saura, clopîne de stade en stade, son et lumières en bandoulière, malgré le désaveu de Roger Waters. Steve Winwood et Jim Capaldi ont reconstitué Traffic, leur formidable groupe de pop psychédélique et de rock progressif des années soixante et soixante-dix, sans Dave Mason. Glenn Frey et Don Henley, qui se détestent pourtant avec une rare ferveur, ont baissé les bras devant l'évidence que cent beaux dollars US le billet multiplié par quelques millions de clients valaient bien un nouveau séjour des Eagles à l'Hotel California. Robert Plant et Jimmy Page viennent tout juste de ressusciter Led Zepelin le temps d'un *Unleaded* pour la chaîne vidéo MTV (une performance acoustique dans la foulée des *Unplugged*), en l'absence du bassiste John Paul Jones et, à plus forte raison, du regretté jambon-batteur John Bonham. Jusqu'aux Beatles eux-mêmes qui ont commis l'impensable: les Fab 3, George Harrison, Paul McCartney et Ringo Starr, ont en effet accolé en mars dernier instruments et voix au démo de *Free As A Bird*, une chanson enregistrée par John Lennon chez lui à la fin des années soixante-dix. Ne vous étonnez pas si, de l'union bénie de Lisa Marie Presley et Michael Jackson, naissait un Whopper en jumpsuit blanc serti d'émeraude. En cette fin de millénaire, tout se reproduit.

C'est précisément le sentiment de messieurs Jack Bruce et Ginger Baker, cinquantenaires ravagés de leur état, respectivement bassiste-chanteur et batteur-pieur de BBM, un tout nouveau groupe conçu à l'image et à la ressemblance de leur ancien: Cream. Entre 1966 et 1968, rappelons que Bruce et Baker s'étaient unis à Dieu lui-même, Eric-la-main-lente Clapton, et que leur trio, baptisé Cream parce que les gaillards étaient de fabuleux instrumentistes — la «crème» des musi-

ciens britanniques de l'époque — laissa au monde une poignée de fulgurants albums de hard-blues psychédélique, où le génie du riff (*Sunshine Of Your Love*, *Badge*, *White Room*, *Strange Brew*) côtoyait la plus crasse des complaisances (j'en veux *Toad*, un solo de batterie encore plus intenable que le *Moby Dick* de Led Zep, pour preuve). L'aventure, achevée en apothéose lors de concerts d'adieu en novembre 1968 au Royal Albert Hall, ne devait jamais connaître de suite. Et pourtant, pour célébrer l'intronisation de Cream au Rock'n'roll Hall Of Fame en janvier 1993, le premier power-trio de l'histoire se réincarna devant l'aristocratie rock rassemblée. Ravis, Bruce et Baker auraient bien voulu que le conventum se poursuive sur disque et sur toutes les scènes de la planète rock. Clapton, légende à lui tout

seul, n'en avait rien à cirer. Pas décontenancés, les comparses lui ont déniché un clone, qui a l'avantage de jouer beaucoup moins proprement que le Clapton d'aujourd'hui et beaucoup plus comme le Clapton de Cream: un certain Gary Moore, ex-Thin Lizzy, guitariste de blues poids lourd dont la carrière solo ne manquait pas d'intérêt (les très honnêtes albums *Still Got The Blues*, *After Hours* et *Blues Alive* en faisant foi). Moore, qui a vu Cream en spectacle à 13 ans et n'en est jamais revenu, était le candidat idéal: non seulement jouait-il suffisamment bien pour ne pas se couvrir de ridicule, mais il

réalise un fantasme d'adolescent.

BBM propose donc, à toutes fins pratiques, un nouvel album de Cream, avec les obligatoires roulements de toms de Baker (quel furieux!), la basse nécessairement aventureuse de Bruce et l'indispensable pédale wah-wah recyclée par le Clapton de service. Sinon les très jolies ballades acoustiques, dont la splendide *Naked Flame*, la ressemblance est criante: *Waiting On The Wings* est une extension de *White Room*, *City Of Gold* une variante du *Crossroads* de Robert Johnson telle que Cream la jouait, et le riff de basse dans *High Cost Of Loving* pourrait être mis bout à bout avec celui de *Strange Brew* tellement ils se chevauchent. Ce qui ne fait pas de BBM une pâle imitation de Cream: c'est tout simplement la même chose. Aussi puissamment rendu qu'au premier jour. Ni meilleur, ni pire: pareil. Un peu comme *The Division Bell*, le dernier Pink Floyd, on réagit à ce disque-pastiche, logiquement intitulé *Around The Next Dream*, selon l'humeur. Si vous voulez du neuf, c'est un obstacle à écarter de votre chemin. Si vous avez à une certaine époque fumé des tas de monstres pétards en écoutant *Tales Of Brave Ulysses*, ce sera un beau flash mauve. La première fois. Dès la deuxième, l'effet rétroactif sera moindre. La cinquième fois, l'album de BBM vous rappellera les banquettes d'auto trouées par mille bits incandescentes et vous en voudrez à Baker, Bruce et Moore de vouloir à tout prix les agrandir. À la dixième, vous vendrez l'auto et le compact.

Sylvain Cormier

BORROWED TUNES: A TRIBUTE TO NEIL YOUNG

Artistes variés
Sony, 1994.

INTO THE BLACK: AN ELECTRIC TRIBUTE TO NEIL YOUNG

Artistes variés
Sony, 1994.

OUT OF THE BLUE: AN ACOUSTIC TRIBUTE TO NEIL YOUNG

Artistes variés
Sony, 1994.

Les derniers mots de Kurt Cobain, laissés sur sa note de suicide, furent empruntés à Neil Young: «It's better to burn out than to fade away.» Les vers appartiennent à cette pièce dédoublée sur l'album *Live Rust* (paru en 1979 juste après le légendaire *Rust Never Sleeps*): l'acoustique *My My, Hey Hey (Out Of The Blue)* et l'électrique *Hey Hey, My My (Into The Black)*. Ce n'est pas un hasard que le roi du grunge ait cité l'artiste canadien plutôt que Dylan, par exemple. Dans la tête du grand public, Young reste avant tout le roi de la jolie chanson-folk qui se transporte aisément au bord du feu de camp. Mais fin des années 80, avec le renouveau punk et grosse guitare, le rock de garage de l'ex-Buffalo Springfield est devenu un véritable monument pour la jeune génération.

Au moment où le grand réconciliateur des grandoles et des punk-rockers lance un album dithyrambe par la critique, de jeunes artistes canadiens rendent donc hommage à Young avec un disque double, *Borrowed Tunes*, qui propose deux volets: un disque pour les reprises acoustiques (*Out Of The Blue*) et l'autre pour les reprises «pluggées» (*Into The Black*). Pour ceux qui ne vivent toujours pas à l'ère de l'éclectisme, on peut se les procurer séparément.

Réussir un album hommage, ce n'est pas la chose la plus difficile au monde. Quelqu'un, forcément pas deux

de pique, s'est déjà chargé de la tâche la plus ardue: écrire une bonne chanson. Et le corpus trentenaire de celui à qui l'on doit *After The Gold Rush* est une véritable mine d'or. Les notoires *Harvest Moon Ohio*, *Captain Kennedy*, *Hawks & Doves*, *Hold Back The Tears*, *Sugar Mountain* — et j'en passe — ne figurent même pas sur *Borrowed Tunes*, qui comprend tout de même 36 pièces-maitresses de Young. C'est tout dire.

Que restait-il à faire pour réussir le coup? Renouveler ces titres. Et dans la majorité des cas, on ne s'est pas trop forcé les ménages. Exception faite pour *Old Man*, très Smashing Pumpkins dans la bouche des Rose Chronicles; *Birds*, magnifiquement interprétée par Jann Arden, dont la voix cristalline fait contraste avec celle du roi de la note nasillarde; *Pocahontas*, adoucie par les Crash Vegas; *The Needle And The Damage Done*, tonifiée par Our Lady Peace; *I've Been Waiting For You*, de Blue Rodeo, superbement ficelée par le réalisateur Pierre Marchand et le *Coupe de Ville* aux couleurs soul des excellents Philosopher Kings. Les vétérans Randy Bachman, avec *The Loner*, et Barney Bentall, avec *Like A Hurricane*, se sont contentés de relire les partitions de Young. C'est quand même fort agréable d'entendre Gowan chanter *Heart Of Gold*; Jim Witter et Cassandra Vassik harmoniser sur *Human Highway*; Jeff Healey quitter l'autoroute Stevie Ray Vaughan et prendre la voie de service James Burton pour nous servir un économe et subtil *Harvest*; la countrywoman Lori Yates et la blues-rockeuse Amanda Marshall mettre leurs tripes sur bande avec *Helpless* et *Don't Let It Bring You Down* et enfin, Margo Timmins des Cowboy Junkies susurrer *Tired Eyes*. Au diable l'accomplissement artistique, *Borrowed Tunes* nous fait flancher une fois de plus pour le plus romantique des hors-la-loi sur la planète show business.

Guyline Marois



PRODUCTIONS "Et J'ûles à mes côtés..." présentent

Havel... sous le manteau

Mise en scène: Marie-Louise Leblanc

Avec: Christian Bégin, Françoise Faucher, Josée-Frédérique Plourde, Marcel Pomeroy

Concepteurs: Lou Arcau, Emmanuel Cognée, Jacine Morin

8 Septembre - 1^{er} octobre 1994, du mardi au vendredi à 20h30, les samedis à MINUIT

MONUMENT NATIONAL

ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL
Chef d'orchestre-fondateur: ALEXANDER BROTT
Chef d'orchestre associé: BORIS BROTT

8 CONCERTS CONNAISSEURS
avec des solistes de renommée internationale
lundi soir, 20h
SAISON 1994-1995

12 SEPTEMBRE 1994
THÉÂTRE MAISONNEUVE
MATT HAIMOVITZ
violiniste
Concert découverte
Concertos de C.P.E. Bach et Haydn
Hydro-Québec

3 OCTOBRE 1994
THÉÂTRE MAISONNEUVE
DAVID SHIFRIN
Clarinetiste renommé du Lincoln Centre
Concertos de Mozart et variations de Rossini

24 OCTOBRE 1994
THÉÂTRE MAISONNEUVE
CONCERT BACH
L'ART DE LA FUGUE
CN

14 NOVEMBRE 1994
THÉÂTRE MAISONNEUVE
ELMAR OLIVEIRA
Violoniste extraordinaire
Haydn Saint-Saëns
KRAFT

CONCERT SPECIAL
MERCREDI 15 MARS 1995
BASILIQUE NOTRE DAME
CONCERT GALA/LEVÉE DE FONDS
Célébrant le 80^e anniversaire d'Alexander Brott

30 JANVIER 1995
SALLE WILFRID-PELLETIER
QUATROU ACORDES EMERSON
avec DENIS BROTT, violoncelliste
Schubert-Eggar Mendelssohn Octuor
ALCAN

27 MARS 1995
SALLE WILFRID-PELLETIER
ELMER ISLER SINGERS
Fantaisie Chorale
Vivaldi: "Gloria"
Mozart: "Requiem"

10 AVRIL 1995
THÉÂTRE MAISONNEUVE
VLADIMIR FELTSMAN
Pianiste de renommée internationale
MOZART PLUS
Concertos pour piano de Mozart

8 MAI 1995
THÉÂTRE MAISONNEUVE
CANADIAN BRASS
Quintette de cuivre canadien de réputation internationale
Concertos de Vivaldi et Villa-Lobos œuvres pour cuivres seulement

BONS SIÈGES ENCORE DISPONIBLES. RENS.: 487-5190

8 CONCERTS CONNAISSEURS
ABONNEZ-VOUS DÈS MAINTENANT ET ÉVITEZ LA TPS ET LA REDEVANCE DE LA PLACE-DES-ARTS
Abonnement pour 8 concerts (parterre et corbeille) 175,00 \$
Abonnement pour 8 concerts (balcon) 130,00 \$
Taxes incluses
Nombre d'abonnements
x prix
Total
Nom
Adresse
Tél.

CONCERT GALA/LEVÉE DE FONDS
PRIX D'ENTRÉE (DON) AVEC REÇU POUR IMPÔT
50,00 \$ 75,00 \$ 100,00 \$
125,00 \$ (incluant réception - siège limité)
Nombre de billets Mercredi
x prix 15 mars 1995
Total Basilique Notre Dame
Nom
Adresse
Tél.

Veuillez envoyer cheque ou mandat de poste avec enveloppe retour adressée et affranchie à
Orchestre de Chambre McGill 5459 Emscliffe Montréal H3X 2P8 Tél.: 487-5190

FESTIVAL
NATIONAL
DE MUSIQUE
CIBC

Concert du Grand Prix
Ce soir, samedi 20 août, à 19 h 30

Salle Claude-Champagne
220, avenue Vincent-d'Indy, Outremont.

Renseignements : 343-5895 ou 343-5854

L I V R E S

ROMAN

Un monde de fantasmes

STAR CAFÉ

Mary Caponegro

Éditions Métailié, bibliothèque anglo-saxonne, 210 pages

ALAIN ULYSSE TREMBLAY

L'atmosphère se dégageant des quatre nouvelles qui composent *Star Café*, de Mary Caponegro, est plutôt dépayssante, tantôt comique, tantôt inquiétante, mais toujours teintée d'érotisme. Que l'auteur nous transporte en Chine ou bien dans la tête d'un homme d'affaires britannique, il est clair qu'elle espère en la personne de son lecteur un complice-voyeur de son monde de fantasmes. En refermant le livre, on est convaincu que l'orgasme féminin existe bel et bien et que, comme sa répartie mâle, le cerveau en est son principal moteur.

Sébastien, qui donne son titre à l'une des nouvelles, est un homme d'affaires nourrissant des prétentions d'écrivain. Ses projets fonctionnent très bien, aussi, ressent-il une certaine angoisse à entreprendre la rédaction du roman qu'il porte. Sarah est une artiste juive multimédia, mais également la fiancée de Sébastien qui pourvoit financièrement à ses entreprises.

Le style de Mary Caponegro est fluide et chaud, comme le souffle de l'amoureuse alors qu'après les ébats, elle love sa tête contre votre cou.

En route pour un voyage qui doit l'éloigner de chez lui pendant quelques jours, Sébastien réfléchit à sa relation avec sa fiancée. L'aime-t-elle vraiment ou ne représente-t-il à ses yeux qu'un confortable mécène? Sarah est obsédée par ses productions. Elle crée des installations profanes en puisant dans les matériaux iconographiques de la Renaissance italienne. Entre autres, elle se passionne pour le mythe du martyr de saint Sébastien, dont le corps attaché à un poteau est criblé de flèches. «La torture est l'équivalent du sexe pour les saints, non?» En fait, et mise à part leur harmonie sexuelle, rien ne laisse entendre que ces deux êtres aux intérêts divergeants puissent faire leur vie ensemble.

Un contretemps oblige Sébastien à annuler son voyage. Il décide de se rendre pour la première fois à l'atelier de sa fiancée, mais ce n'est que pour y découvrir avec horreur qu'elle a créé autour de lui toute une mythologie personnelle tracée en parallèle avec celle du saint martyr. Sébastien, dont la santé mentale souffre déjà de quelques ratés, comprend subitement qu'il devrait fuir à toutes jambes. En même temps, lui vient la certitude de ne jamais plus pouvoir s'arracher de la chair de Sarah.

Le style de Mary Caponegro est fluide et chaud, comme le souffle de l'amoureuse alors qu'après les ébats, étendus en travers des draps, elle love sa tête contre votre cou. Les textes sont remplis de répliques savoureuses comme «Tu n'as qu'à te louer un atelier, mon amour; je me fiche du montant du loyer, je me fiche d'où il se trouve, mais la photographie chez soi, ce n'est pas révélateur, et c'est négatif» ou encore comique comme «L'amour, comme la police, jamais là lorsqu'on est vulnérable».

L'auteure interpelle fréquemment son lecteur-voyeur-complaisant, lui signifiant ses intentions quant à la progression du texte, ou bien lui accordant un simple clin d'œil. Ses longs commentaires sur les productions artistiques de Sarah sentent l'érudition. Non plus qu'elle se gêne pour utiliser des phrases à double sens. Par exemple Sarah, durant les préliminaires de l'amour, glissant à l'oreille de son saint Sébastien «Sois ma flèche».

Ses personnages sont des gens troublés, enfermés dans leur tête, et qui remettent constamment en question la réalité du monde ambiant. L'héroïne de *Star Café*, à titre d'illustration, est une jeune intellectuelle qui vit sous l'emprise d'un narcissisme maladif. Le lecteur la suit durant une longue séance de masturbation dans une chambre entièrement tapissée de miroirs. D'ailleurs, il est dommage que cette nouvelle donne son titre au livre car sa lecture donne à penser tout autre chose du recueil que ce que contiennent les trois suivantes, beaucoup plus subtiles et beaucoup plus intéressantes.

Mary Caponegro est Américaine. Elle enseigne l'anglais et n'est guère plus âgée que 30 ans. *Star Café* a décroché quelques prix littéraires dans son pays en 1990. Son style particulier, empreint de lyrisme, ressemblant étrangement à un chuchotement au creux de l'oreille, force à classer son livre sur le rayon des écrits sans famille. Il ne reste plus maintenant qu'à attendre la parution d'un roman qui donnera alors à voir ce que l'auteure a dans le ventre, maintenant que l'on sait ce qui se passe dans sa tête.

Souvenirs d'une vie fantôme

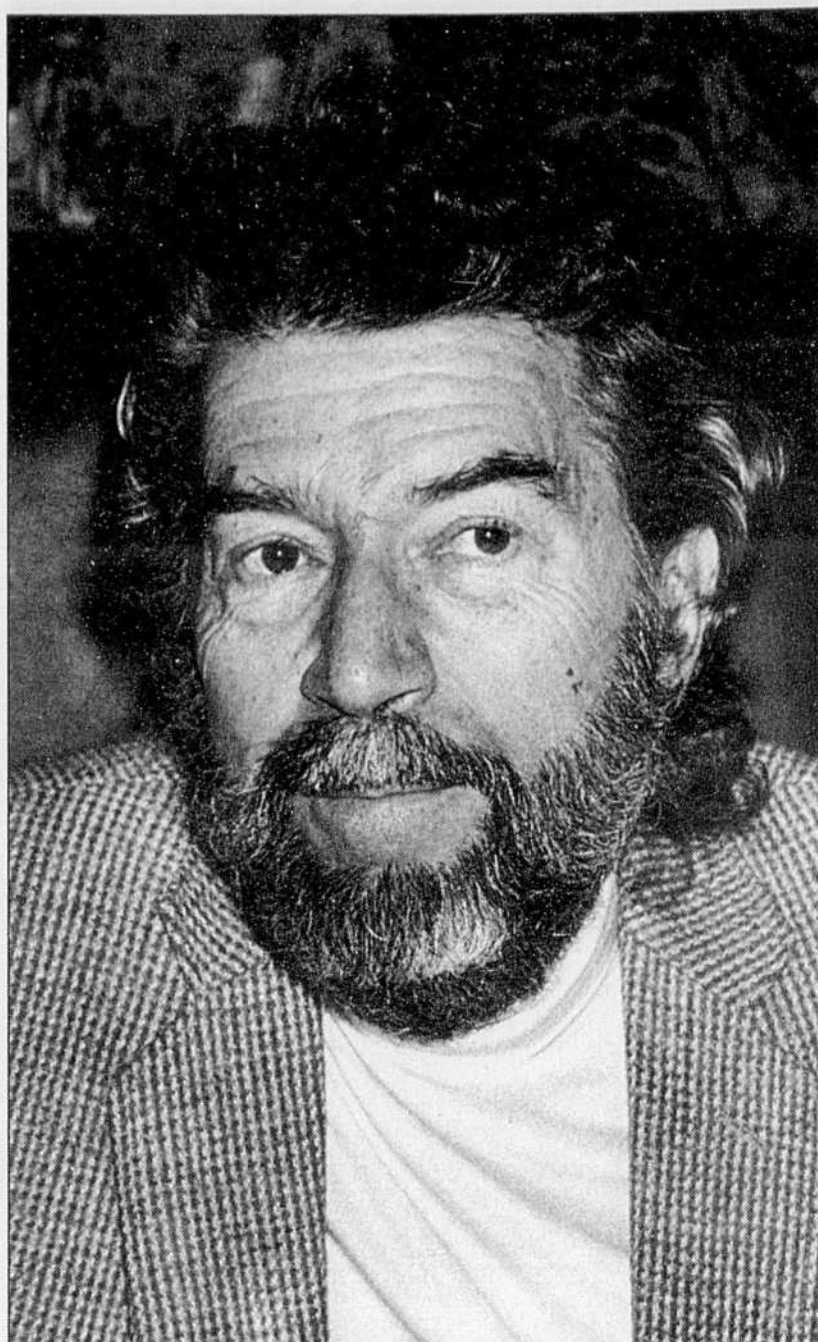
LES DERNIERS JOURS DE CORINTHE
Alain Robbe-Grillet
Paris, Minuit, 1994, 238 pages.

MARCEL JEAN

Une fois de plus, je m'avance, une fois de plus, le long de ces phrases, à travers ces mots, cette écriture, dans cette construction... Romanesques. Voilà le titre sous lequel l'auteur regroupe ce qui est désormais une trilogie et dont *Les Derniers Jours de Corinthe* constitue le troisième acte. Alain Robbe-Grillet signe ici un «mémoire inachevé», un curieux récit où les sculpteurs occupés «à graver des arabesques d'or sur le corps même d'une douzaine de petite filles entièrement nues» côtoient Marguerite Duras et Nathalie Sarraute, ces dernières évoquées le temps d'un souvenir.

Une fois de plus je m'avance dans cette écriture immense, baroque, chargée d'un style sombre et froid, pleine de replis, de descriptions méticuleuses, d'une ornementation d'un autre siècle... Projet autobiographique, pourrions-nous dire de ces trois ouvrages de Robbe-Grillet. Autobiographie consciente, «c'est-à-dire consciente de sa propre impossibilité constitutive, des fictions qui nécessairement la traversent, des manques et apories qui la minent, des passages réflexifs qui en cassent le mouvement anecdotique, et peut-être en un mot: consciente de son inconscience». Voilà comment l'auteur, fidèle à sa réputation de théoricien, jette au sein même de l'œuvre le bref résumé de l'analyse qu'en fait un étudiant américain. Avec son double fictif Henri de Corinthe, lieutenant-colonel de cavalerie, connu aussi sous le nom d'Henri Robin, Robbe-Grillet parcourt le temps et l'espace, de Paris à Montevideo (où plane sans doute le fantôme de Lautréamont) en passant par Héropolis, où on peut rencontrer des Allemands qui marchaient les jeunes filles, mais où on peut aussi se perdre comme dans un labyrinthe de miroirs. À mesure que la réalité s'estompe dans la brume de la mémoire, les personnages fictifs prennent de plus en plus de densité, m'avait dit en substance Robbe-Grillet lors d'un entretien réalisé en 1985. *Les Derniers Jours de Corinthe* s'emploie à prouver cette affirmation. On y raconte d'ailleurs que l'officier Henri de Corinthe aurait chevauché la route piégée des Flandres en juin 1940, en compagnie d'un dénommé Pierre, ou peut-être Claude Simon.

Une fois de plus je m'avance dans ce texte si dense, aux enchevêtrements si complexes qu'aucun bruit ne parvient à mon oreille, comme si l'oreille elle-même était très loin, très loin de tout pour laisser place à la seule lecture... Lorsque la mémoire prend le dessus sur les glissements progressifs de la fiction, Robbe-Grillet raconte ici ses débuts aux Éditions de Minuit, ses rapports avec Jérôme Lindon ainsi que la curieuse naissance de ce qu'on appelle le Nouveau Roman. Il s'agit sans doute de la meilleure part du livre. L'auteur en profite aussi pour régler ses comptes avec Duras et Simon, en plus d'écorcher dans cette foulée Sartre et sa célèbre compagne, rebaptisée ici la duchesse et décrite avec «l'air réprobateur d'une institutrice protestante



Alain Robbe-Grillet.

PHOTO JACQUES GRENIER

siégeant dans un tribunal d'Inquisition.» Ces attaques spectaculaires pourront paraître amusantes ou scandaleuses, selon qu'on les tienne pour justifiées ou mesquines. Elles sont quant à moi d'un intérêt bien relatif et relèvent davantage du choc des egos que du véritable débat d'idées.

Une fois de plus je m'avance parmi ces phrases, une fois de plus je tourne ces pages pour m'enfoncer un peu plus loin dans ces espaces mystérieux... Dans le tissage de ses souvenirs et d'événements imaginaires dignes de ses meilleurs romans, Robbe-Grillet offre un ouvrage qui n'a sans doute pas l'éclat du *Miroir qui revient*, le plus accompli des trois *Romanesques*. C'est que *Les Derniers Jours de Corinthe* reprend avec trop d'insistance les éléments et procédés

des œuvres antérieures de l'auteur. Par exemple, l'érotisme de Robbe-Grillet, dont on a largement commenté la valeur subversive, donne ici l'impression de relever de l'autoréférence plutôt lourde. La fiction projette donc l'image d'une mécanique bien huilée mais sans réelle surprise. Reste alors, dans ces pages, le plaisir non négligeable d'une écriture souvent ample et toujours précise. Plaisir des mots qui rachète le reste, qui nous rappelle qu'il s'agit d'une œuvre de l'auteur des *Gommes* et de *L'Année dernière à Marienbad*. Ce n'est pas le meilleur Robbe-Grillet, mais cela reste du Robbe-Grillet.

Une fois de plus je m'avance au milieu des mots qui forment cette curieuse construction. Il semblait, au premier abord, impossible de s'y perdre... au premier abord...

Alain Robbe-Grillet parcourt le temps et l'espace, de Paris à Montevideo, en passant par Héropolis, où on peut rencontrer des Allemands qui marchaient les jeunes filles, mais où on peut aussi se perdre comme dans un labyrinthe de miroirs.

La littérature à tout prix

L'APRÈS-VIE
Serge Doubrovsky,
Grasset, Paris
NAÏM KATTAN

Serge Doubrovsky consacre sa vie à la littérature. Depuis une quarantaine d'années, il enseigne dans diverses universités américaines, surtout celle de New York. Il y a une trentaine d'années, il a publié deux livres: un recueil de nouvelles *Le Jour J* (1963) et sa thèse de doctorat *Corneille ou la Dialectique du héros* (1964). Double cheminement donc, celui du créateur et celui du critique. Il a poursuivi son travail d'enseignant et de critique, publiant des ouvrages sur la nouvelle critique, sur Proust en même temps que son entreprise d'écrivain.

À partir de son second ouvrage d'imagination, il s'est appliqué à mettre en scène sa propre vie. Passant d'abord par la narration de sa psychanalyse, il s'emploie à mettre à nu son existence. Il ne cache rien. Dans cette quête du réel, il ira, pour dire sa vie, jusqu'au seuil de l'indicible.

Dans son précédent roman, *Le livre brisé*, Doubrovsky raconte, dans le détail, la vie de son couple, les tempêtes, les conflits mais aussi la passion qui faisaient la trame de ses jours et de ses nuits avec sa femme Ilse. Celle-ci, pour échapper à l'insupportable dans son existence, s'enfonçait dans l'alcool et a fini par se suicider. Doubrovsky étale le drame, sans chercher à se justifier. Il se plaint mais ne s'épargne pas.

Dans *L'après-vie*, il poursuit sa quête du réel qui, pour lui, correspond à sa narration et nous communique la suite de cette vie, de cet amour brisé. Systématiquement, par petites doses. Pour contrer la mort qui le cerne, l'attire, il n'a qu'un choix: plonger à nouveau dans la vie. Autrement dit, chercher une autre femme. À 60 ans, il est trop vieux pour les étudiants et les femmes que des amis lui présentent lui paraissent trop vieilles.

La littérature comme *reality show*

Abordant sa vie telle une œuvre, Doubrovsky se laisse guider par le hasard pour découvrir ce qui peut constituer un prolongement, une suite. À l'instar d'un lecteur qui parcourt les rayons d'une bibliothèque, il place une petite annonce dans le *Nouvel Observateur*. Il pro-

cède avec des calculs d'un tacticien. Écrivain connu, 57 ans, veuf, cherche... Ainsi, il se rajoute de quelques années pour ne pas inscrire une soixantaine qui éloignerait, pense-t-il, des candidatures alléchantes. Et celles-ci ne tardent pas à venir. Nombreuses. Le malheureux veuf est comblé. Soixante-huit femmes répondent à son appel. Il les classe par âge, par photo (selon l'attrait) et procède. Téléphone, rendez-vous dans un café. Les candidates défilent, sans résultat, jusqu'au moment où il tombe sur elle. Elle a la moitié de son âge. Mariée et mère d'une fille de cinq ans. Et c'est la grande envolée, la passion. La jeune femme a manqué de père, le sien ne l'ayant jamais vraiment regardée. Elle vit avec un mari qu'elle n'aime pas et qui semble assister, indifférent, au déroulement de ses amours avec l'écrivain.

La grande aventure commence comme une idylle. Vacances mémorables à Bruges, en Espagne. Érotiques et romantiques. Puis, c'est le début des difficultés et des déboires. Elle subit une opération au visage. Opération inutile qui la défigure et la fait souffrir. Lui, l'homme à femmes, n'est plus performant au lit. Et, de plus, il est aux prises avec une dépression. Et c'est à ce moment, précisément, que *Le livre brisé* sort des presses. Il passe à l'émission *Apostrophes*. Aventure pénible dont il décrit les péripéties. À l'écran, il est accusé d'avoir conduit sa femme au suicide. Tant bien que mal, il se relève de l'épreuve.

Doubrovsky décrit, dans le détail, ses démarches auprès de multiples médecins pour parer à sa défaillance. Finalement, il tombe sur le spécialiste qui lui prescrit des injections. Auto-administrées au moment fatidique, elles remédient à l'insuffisance sexuelle. On en reste à la fin du roman. Elle lit les pages qui lui sont consacrées, s'y oppose. Cependant, l'écrivain, attelé à sa tâche, ne pourra point obtempérer à sa demande de ne pas l'exposer en public.

J'ai lu ce livre avec avidité. L'auteur, avec son talent d'écrivain, retient. Il soutient l'intérêt. Il peut irriter, agacer et, souvent, sans le vouloir, faire rire aux éclats. Une lecture au premier degré transforme le lecteur en voyeur. Le tas de misérables secrets, dont a parlé Malraux, attire et risque de plonger dans l'ennui à force d'une répétitive banalité. Cela se situe au niveau des *reality shows*. Heureusement, Doubrovsky

pose dans ce livre des questions autrement plus essentielles sur la littérature et la lecture, sur l'écrivain et le lecteur.

L'essentiel, pour moi, compléter mon œuvre. Mener mon auto-fiction à son terme. Je l'ai commencé en 1969, dans la force de l'âge. J'entends la finir, avant d'être moi-même fini. Mon œuvre est ma raison de vivre. Je la mets au-dessus de ma vie. Au-dessus de la sienne, dans la mesure où elle est en partie liée, profondément, à la mienne. Cela la révolte, parfois elle dit, tu tueras père et mère pour écrire. Je ne les tuerais pas, mais j'ai utilisé leur mort. L'auto-fiction est un genre qui se nourrit de sa propre chair, de celle des êtres aimés, de leurs joies, de leurs peines, de leurs secrets. Dans un roman, on a affaire à des êtres imaginaires, on peut en faire ce qu'on veut... Moi j'ai affaire à des êtres réels. De façon radicale, cela change le problème.

L'auto-fiction n'est pas l'autobiographie, encore moins le roman. Il ne s'agit pas de confession non plus. Il y a une vingtaine d'années, des analystes, et je songe par exemple à Nannina Zunino, ont publié la transcription d'un journal d'analyse. Cela aurait pu être le début d'un genre mais cela n'a pas eu de suite. L'analyse est une thérapie qui concerne l'analysant. Doubrovsky situe l'auto-fiction à un autre niveau.

Depuis 20 ans, l'écrivain raconte la vie de l'homme: cela paraît simple. Cela ne l'est pas. L'écrivain s'est fait à partir de l'homme mais à ses dépens... Diabolique. L'homme est comme tout le monde: il aspire à être heureux. Le hic: les gens heureux sont comme les peuples heureux, ils n'ont pas d'histoires. Sans histoires, il n'y a rien à conter... J'offre ma vie en holocauste à l'écriture. L'écriture, naturellement, en retour, me sauve la vie.

Les rapports étranges entre la vie et la littérature

Que reste-t-il de ce livre? Un drame vécu, une histoire d'amour et un débat sur le rapport de la vie et de la littérature. En tant que lecteur, ce qui me touche, m'émeut, c'est l'histoire telle que narrée, telle qu'écrite. Que l'arrière-plan soit le vécu ou un mélange de vécu et d'imaginaire, ne change rien au texte tel qu'il m'est transmis. D'ailleurs la vie, le réel

n'ont-ils pas comme ingrédient essentiel, l'imaginaire? À plus forte raison quand il s'agit d'un écrivain. Doubrovsky dit qu'il n'a d'autre sujet d'écriture que sa propre vie. À la limite, il fabriquerait cette vie afin de l'écrire. On sait, par ailleurs, qu'écrivain ou non, nombreux sont ceux qui, pour se sentir en vie, ont besoin de dramatiser leur existence. Pour Doubrovsky il s'agit aussi d'une thérapie, d'un sauvetage, et c'est une autre limite. La question se pose alors si l'écrivain écrit pour être lu. Dans le cas de Doubrovsky la réponse est nette. Il nous fournit d'amples détails sur la réception réservée à son livre: articles de journaux, lettres de lecteurs... L'accueil est ainsi une confirmation du bien fondé de l'écriture, une preuve que l'entreprise n'est pas vaine.

Doubrovsky situe l'auto-fiction à un autre niveau.

Le livre de Doubrovsky est aussi une plainte. Le passé fait surface: la guerre, l'occupation, la persécution des Juifs. Il a connu aussi le bonheur, savouré la réussite. Il les raconte en même temps que les malheurs et les malchances. Il les étale également. Il s'humilie et dit sa fierté. S'il s'inscrit dans la littérature c'est davantage par l'émotion transmise, communiquée au lecteur, émotion que celui-ci peut comprendre, ressentir à sa façon que par l'accumulation des faits, des détails aussi véridiques fussent-ils.

Que dit l'écrivain? Les menues composantes de son quotidien ou bien son univers, son monde dont ces détails peuvent en être des ingrédients? C'est cet univers qui retient le lecteur. Doubrovsky nous raconte une histoire d'amour avec ses contradictions, ses hauts et ses bas, ses moments d'exaltation et ses misères. Au-delà des détails que certains trouveraient croustillants et que d'autres, parce qu'ils savent qu'ils font partie de toute existence, trouveraient anodins, il y a l'acharnement d'un homme pour qui la littérature tient lieu de terre promise. Y accéder, y trouver sa place attesteraient à ses yeux son existence. Le public est là pour lui fournir une confirmation. L'écrivain demeure toujours en attente. Fera-t-il enfin son entrée dans cette terre promise? L'attente est un gage de poursuite. Doubrovsky est écrivain. Son talent le démontre amplement. Il écrira d'autres livres et c'est ce qui importe.

BEST-SELLERS



Champigny

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. L'ANGE CORNU AVEC DES AILES DE TÔLE, Michel Tremblay - éd. Leméac
2. PETITES FINS DU MONDE ET AUTRES PLAISIRS DE LA VIE, Danielle Roger - éd. Les Herbes Rouges
3. LES PROPHÉTIES, Sylvain Trudel - éd. Quinze
4. L'ÉCUREUIL NOIR, Daniel Poliquin - éd. Boréal

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. LE NAUFRAGEUR, Jean-François Lisée - éd. Boréal
2. LE TRICHEUR, Jean-François Lisée - éd. Boréal
3. FERNAND SÉGUIN, LE SAVANT IMAGINAIRE, Carpentier-Ouellet - éd. Libre Expression

ROMANS ÉTRANGERS

1. SOUVIENS-TOI, Mary Higgins Clark - éd. Albin Michel
2. LEVIATHAN, Paul Auster - éd. Actes Sud
3. LE PREMIER HOMME, Albert Camus - éd. Gallimard
4. LA REINE MARGOT, Alexandre Dumas - éd. Bantam International

ESSAIS ÉTRANGERS

1. ÉTHIQUE À L'USAGE DE MON FILS, Fernando Savater - éd. Seuil
2. LES SOUVENIRS ET LES REGRETS AUSSI, Catherine Allegret - éd. Fixot
3. 203 FAÇONS DE RENDRE FOU UN HOMME AU LIT, Julie Saint-Ange - éd. Archipel

LIVRE JEUNESSE

1. LE ROI LION, Disney - éd. Phidal

LIVRES PRATIQUES

1. LE LIVRE DES ANGES, Karen Goldman - éd. Fides
2. GUIDE DES FLEURS POUR LES JARDINS DU QUÉBEC, Benoît Prieur - éd. de l'Homme

COUP DE CŒUR

1. LE JARDIN BOTANIQUE DE MONTRÉAL, Mia et Klaus - éd. de l'Homme

4380, rue Saint-Denis, Montréal 844-2587

L I V R E S

LECTURES D'ÉTÉ

On ne faisait pas rire Alphi

ROBERT
LÉVESQUEALPHONSE ALLAIS
François Caradec
Belfond, 553 pages

C'est drôle... mais je trouve à la vie de l'humoriste Alphonse Allais — dont on peut refaire le trajet grâce aux soins méticuleux de François Caradec — quelque chose de triste, un goût d'absinthe amère et un air de drame muet.

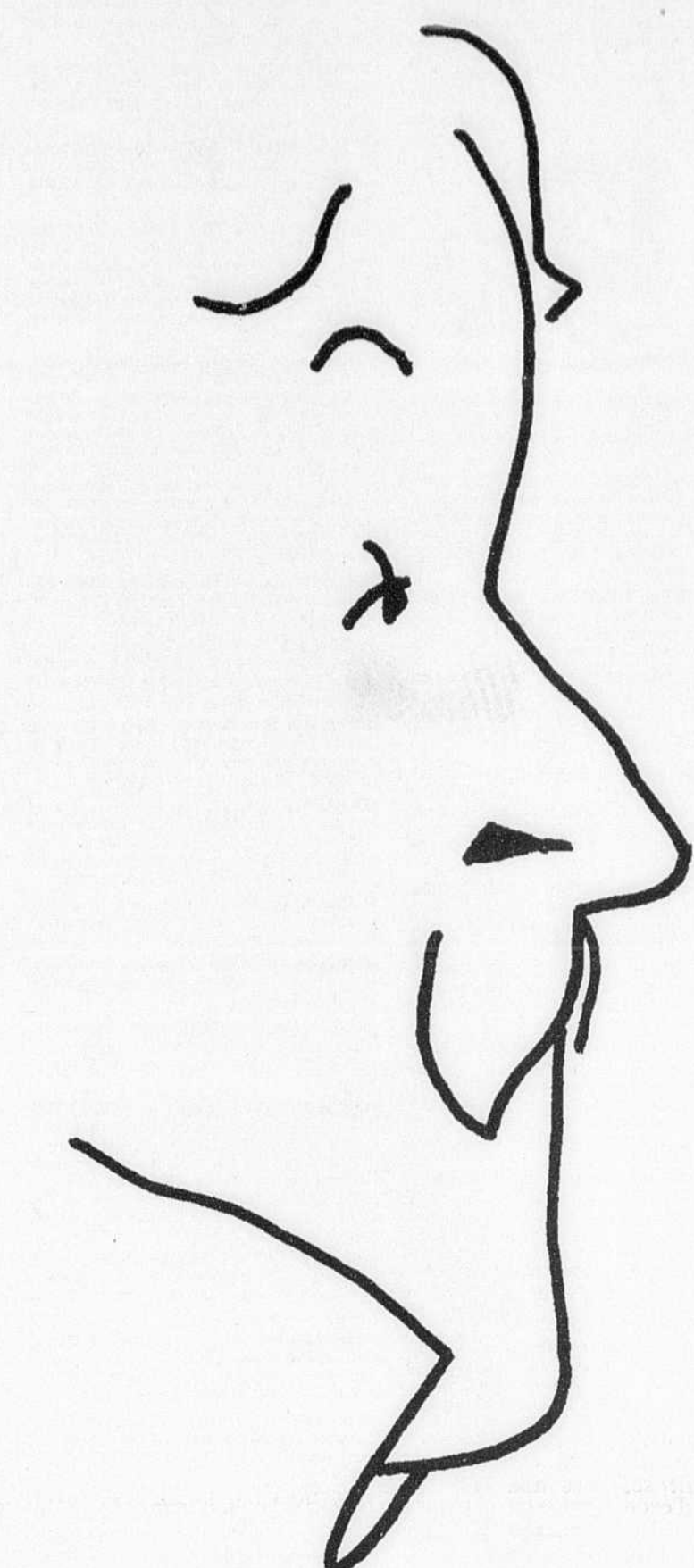
C'est fou mais — au sortir de ce remarquable travail de fouille qu'a effectué Caradec — je trouve Allais tragique, c'est-à-dire que je le connais peut-être un peu mieux, que je crève la réputation de l'allégre inventeur de bons mots (la plupart désuets aujourd'hui), et je devine un homme seul dans un cercle animé, un homme qui ne s'est jamais placé nulle part et que la neurasthénie — comme on disait en son temps, du vivant de Freud — a vaincu à 51 ans.

Je crois qu'Allais s'est suicidé... Caradec ne le dit pas mais fournit quelques lettres pathétiques (dont une à Lucien Guitry) où l'humoriste ne tenait plus le moral et se voyait acculé au pire.

Alphonse Allais (1854-1905), dont on peut se surprendre qu'il ait survécu dans l'histoire de la littérature, lui qui n'écrivait que des petits formats dans les gazettes et fort rapidement, entre deux verres et le pied sur le *deadline*, a eu une réputation posthume étonnante, résultat du travail zélé de ses admirateurs à chaque époque, Sacha Guitry qui l'avait connu chez son père Lucien, Breton qui embrigada le cadavre dans son anthologie de l'humour noir, Anatole Jakowski son premier biographe en 1955, Hubert Juin, Pascal Pia, et Caradec, Oulipien patenté, régent du Collège de Pataphysique, qui fréquente Allais depuis 30 ans.

Dans *Des Merveilles*, le recueil qui regroupe ses chroniques radiophoniques, Sacha Guitry disait: «Il serait impossible de raconter la carrière littéraire d'Allais pour la simple raison qu'elle fut inexistante. (...) Allais n'a jamais su ce que c'était que le succès, ni l'insuccès d'ailleurs.» Guitry, avec son sens de la formule, explique la pérennité d'Allais: «N'ayant pas été un auteur à la mode, il n'aura pas passé de mode.»

Qui était donc Alphonse Allais? La biographie de Caradec, remarquable pour la précision de la recherche dans les journaux de l'époque, des revues fanfaronnes comme *Le Tintamarre* et *L'Anti-Concierge* jusqu'aux quotidiens comme *Le Journal* ou l'hébdô du *Chat Noir*, nous laisse dans le vague sur l'homme, son profil politique (il est demeuré neutre durant l'Affaire Dreyfuss, ce qui est suspect), ses idées, et Allais est saisi dans le regard — et les écrits superficiels — de ses contemporains. Seul le livre publié en 1913 par sa sœur aînée, Jeanne, sur ses années d'enfance à Honfleur et de jeunesse à Paris, et dans lequel puise Caradec, est un matériau de première main qui, dépassé l'enthousiasme vindicatif d'une sœur, révèle des faits sûrs sur ce grand blond normand qui fit de l'humour un refuge.



Alphonse Allais, selon un croquis de Sacha Guitry.

Quand il débarque à Paris en 1872 ce fils de pharmacien vient faire un stage en pharmacie. C'est un «potard», Allais. Il a grandi à travers les éprouvettes et les pots de camphre

de l'échoppe de son père. Il s'y intéresse même s'il a fait des études en demi-cancro où le pince-sans-rire travaillait fort, comme ce jour où, au professeur qui lui piquait régulièrement ses figures sèches, il refila des biscuits purgatifs.

Son destin l'attend dans une pharmacie du boulevard Bonne-Nouvelle où on l'engage: c'est que la caissière est parente avec un énergumène qui signe «Touchatout» et qui dirige une feuille satirique, *Le Tintamarre*. Le jeune Allais, à 21 ans, y publie un premier calembour: «Étrange! Je connais une fille de joie qui a pour père un homme de peine.» Ses logiques d'humoriste visent toujours à dérouter les raisonnements.

On a l'impression qu'Alphonse Allais s'est glissé dans Paris comme un chat dans un immeuble. Paris se relève des malheurs de la Commune, et ce grand blond d'Honfleur à l'allure britannique (le flegme jusqu'au lugubre), profil qu'il peaufinera sa vie durant, va investir les cafés du quartier latin avant de monter à Montmartre et de redescendre sur les boulevards. Allais, avant les existen-

tialistes des années sans charbon, écrivait dans les bistros de la Troisième République. Il écrivait, et il buvait. Grandes années de l'absinthe. Des rendez-vous à «l'heure verte». Verlaine titubait et Rimbaud filait vers ses Égyptes.

En ce temps-là la presse rigolait. Allais, comme des dizaines de plumeurs qui deviendront plus tard ou fous ou fonctionnaires, se permettait tout. Une collaboration à *L'Hydropathe*, à la *Revue fumiste*, au *Mirliton*, au *Gil Blas*, au *Sourire*, prenait toutes sortes de formes, de la «brève» au «feuilleton», et Allais pouvait y envoyer deux lignes comme un pavé. Il signait de pseudonymes différents selon l'humeur (Caradec a fait un travail fou de dépistage), et parfois signait sous le nom d'une personnalité connue, comme Francisque Sarcey le critique théâtral, souffre-douleur favori sous le nom duquel Allais publia des papiers caméléonnés sur le modèle, de bons Sarcey si vous voulez, où la bêtise ronflante du personnage n'en ressortait que mieux. Sarcey ne le traita jamais devant un tribunal. On n'imaginait pas cela en nos époques correctes.

Tous s'entendent pour dire qu'«Alphi» avait une allure lugubre. Quand il plaisantait, c'était de l'air le plus sinistre. L'humour naissait de son pessimisme. C'était un anglophile jusqu'au bout des cils, un *british*, où le flegme coulait dans la mélancolie la plus polie. On ne faisait pas rire Alphonse Allais.

Courant la galopote avec les «mousquetaires» de Lucien Guitry — Alfred Capus, Tristan Bernard, Jules Renard — Alphonse Allais vérifiait l'humeur du siècle dans ce que l'on appelait «les brasseries de femmes». Caradec nous en apprend long là-dessus. On avait serré la vis aux maisons closes et le commerce s'était déplacé dans les brasseries de la rue de Vaugirard et de la rue Monsieur-le-Prince, sous des enseignes franches comme le *Douze Fesses*. Il s'y assoyait et lorsqu'on lui demandait pourquoi il était si triste, il répondait: «c'est ma jeunesse qu'on enterre.»

Allais s'est marié à 41 ans. Caradec parle peu de ce mariage dont on ne sait guère, sinon que Mme Allais dépensait ferme. Il eut une fille. Il eut des problèmes d'argent. Comme le dit Guitry, il n'a pas eu de carrière littéraire, bien qu'il ait passé sa vie à écrire. Ni succès ni insuccès. Une vie à produire les bons mots du jour. Une lassitude de clown. Une mort jeune. Allais a sans doute pris froid dans une parenthèse laissée ouverte...

Une belle plume à l'ombre de Kafka

LE MIRACLE DU MANGUIER
et
LE COSAQUE ET LE ROSSIGNOL
Leo Perutz, avec Paul Frank
Albin Michel,
180 pages et 215 pages

RÉMY CHAREST

Tous les écrivains ne peuvent pas, comme Franz Kafka, susciter un adjectif d'usage courant. Et tous les écrivains de sa génération, en Europe centrale, ne pouvaient pas compter sur un ami comme Max Brod pour susciter tout l'intérêt qu'il produisit pour l'évangile kafkaïen.

A l'ombre d'un tel monument, d'une époque où la littérature de langue allemande était en pleine ébullition, on peut découvrir de sacrées belles plumes. Celle de Leo Perutz, par exemple, dont le travail extraordinaire est malheureusement presque un secret. Si j'en ai, pour ma part, entendu parler, c'est grâce à une intervention télévisée d'Amélie Nothomb, le jeune phénomène belge auteur du *Sabotage amoureux*, qui en parlait avec un enthousiasme déliant lors de son passage au Québec en avril dernier. Remarquez, elle parle de tout avec moult enthousiasme, mais il reste qu'en voyant deux volumes du dit Perutz paraître à l'éché, il me fallait bien y aller voir.

Résultat de plusieurs heures de lecture: merci Amélie Nothomb. Et pourtant, *Le miracle du manguiier*, paru en 1916, et *Le cosaque et le rossignol*, paru en 1927, aussi remarquables qu'ils soient, sont loin d'être ses plus grands romans, titre qui revient apparemment au *Cavalier suédois*. Bien au contraire, Perutz était, à ces deux moments, en panne partielle d'écriture, ce qui le poussait à faire appel à un autre écrivain, Paul Frank, pour mener à bien ses projets. A voir le résultat, j'ai bien hâte de mettre le nez dans les livres écrits quand il était en forme.

Dans *Le miracle du manguiier*, on peut établir un lien de parenté avec Kafka par la manière dont Perutz crée un climat d'étrangeté. On y voit le docteur Kircheisen, parfait empiriste et médecin de son état, confronté à un univers qui ne répond plus à sa grille d'analyse cartésienne. Face à un fakir agonisant, à une jungle in-

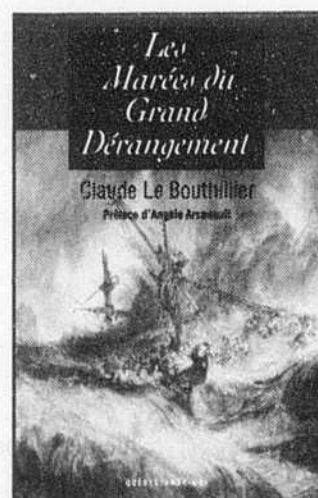
dienne d'une luxuriance impossible au beau milieu d'une serre, à un vieillard tremblotant qui, pas plus tard qu'hier, avait la réputation d'être un des plus grands alpinistes d'Europe et surtout, à une séduisante jeune fille qui se comporte comme une enfant de onze ans, il perd ses moyens comme l'arpenteur confronté à l'implacable logique interne du Château. Tout cela est très drôle, comme peut aussi l'être Kafka quand on le lit comme il faut.

Mais la comparaison s'arrête là: contrairement aux mondes créés par l'auteur du *Procès*, celui du *Miracle du manguiier* n'a rien de mythique, bien qu'il ne soit pas non plus une simple anecdote aux consonances exotiques, comme une lecture superficielle pourrait le laisser croire. Perutz prend un malin plaisir à jouer de l'ironie et du second degré et à détourner des modes d'écriture des romans d'aventure pour parvenir à ses fins.

Ce même genre de détournement de genre apparaît aussi dans *Le cosaque et le rossignol*, pour lequel on serait plutôt tenté de comparer Perutz à Ian Fleming, avec une forte dose d'absurde en supplément. On y voit une princesse devenue cantatrice, qui fuit de ville en ville en changeant chaque fois de nom, au grand dam de son impresario, et en priant ses amants potentiels de fuir la colère d'un homme qu'elle semble croire tout puissant. On y voit aussi des Russes blancs, complotant quelque retour tsariste au lendemain de la révolution bolchévique et des médecins européens œuvrant dans les tropiques, pour trouver, par exemple, le secret de la maladie du sommeil et des mouches tsé-tsé. Et je ne tenterai même pas de vous expliquer comment tout ça finit par s'assembler, ni ce que le tsar Nicolas II pourrait avoir à faire avec tout ce beau monde.

Avec ces deux «petits» romans de Leo Perutz, on découvre avec bonheur un écrivain qui marie la facilité d'accès et le plaisir de l'anecdote à une façon complexe d'empiler les niveaux de lecture. Les œuvres d'un tel auteur se traversent rapidement, mais restent avec nous longtemps après et suscitent parfois un envie d'y revenir et d'y trouver, à la relecture, toute une richesse qu'on avait à peine entrevue.

L'Histoire qu'on n'oublie pas



LES MARÉES DU GRAND DÉRANGEMENT

Éparpillés aux quatre coins de la planète, les Acadiens n'oublieront jamais ce pays qu'on leur a dérobé!

368 pages
22,95 \$

LE FEU DU MAUVAIS TEMPS

Au pays de l'Acadie, tous vivent en harmonie, jusqu'à l'arrivée de l'envahisseur anglais...

Format poche
384 pages
13,95 \$Une fresque acadienne,
par Claude Le Bouthillier

AUX ÉDITIONS QUÉBEC / AMÉRIQUE

POUR L'AVENIR DES ENFANTS

unicef
Fonds des Nations Unies pour l'enfance

DE NOUVEAU DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

HISTOIRE DES ACADIENS

Bona Arsenault

FIDES

VOLUME DE 396 PAGES - 24,95\$ - DISPONIBLE ÉGALEMENT EN ANGLAIS

LES ARTS

ARTS VISUELS

L'art dans le hangar

SALON INTERNATIONAL DE LA SCULPTURE
EXTÉRIEURE DE MONTRÉAL
Hangar no. 10,
Vieux-Port de Montréal.
Jusqu'au 5 septembre.

MONA HAKIM

Après l'exposition sur le thème de l'eau, concoctée par la galerie Occurrence et toujours en place au bassin Bonsecours, au tour du deuxième Salon international de la sculpture extérieure de Montréal (SISEM) d'attirer l'attention au Vieux-Port. En fait, oubliez la sculpture extérieure, il s'agit plutôt d'œuvres confortablement installées dans le vaste hangar n°10 en plein cœur du site.

Mis de l'avant par le Centre des arts contemporains sous l'égide de son directeur Dominique Rolland, le SISEM devait se scinder en volet intérieur et extérieur, comme ce fut le cas lors de sa première édition en 1992. Faute de subventions, le programme en plein air a dû être aboli. Qu'à cela tienne, les quatre sculptures monumentales réservées à cet effet, et présentement en cours d'exécution, iront directement à leur destination finale: le parc René Lévesque à Lachine. Les maquettes sont toutefois intégrées à l'un des trois volets de l'exposition actuelle. Cela dit, localisé stratégiquement entre le Marché aux puces et le S.O.S. Labyrinthe (sorte de montages russes miniatures), le hangar n°10, avec ses portes grandes ouvertes, attire indéniablement les passants, beaucoup de passants. Bien plus qu'on le prévoyait. Pour les organisateurs c'est formidable, mais c'est aussi très déroutant par moment. Pour affronter la foule, il faut savoir au préalable se munir d'outils adéquats.

Le volet principal du SISEM 1994, sous la baguette des commissaires Manon Régimbald et Gianguido Fucito, met littéralement en scène une dizaine de sculptures regroupées autour du thème *Représentation en sculpture: théâtre d'une répétition*. Les maquettes des œuvres monumentales de David Moore, Michel Goulet, Dominique Rolland et Mark Prent, ainsi que la peinture en direct, avec ses sept artistes alternant pendant trois semaines devant public, viennent eux se greffer au concept.

Très bonne exposition

Disons tout de suite qu'il s'agit d'une très bonne exposition. Avec les Jocelyne Allouche, Richard Purdy, Paul-Émile Saulnier, Liliana Berezowsky, le duo Louis Couturier-Jacky Lafargue, Dominique Rolland, Gabrielle Schloesser et Dominique Valade, les commissaires ont manifestement misé sur la bonne réputation des artistes.

Chez Allouche, la sculpture se veut d'emblée poétique alors que notre regard glisse sur la surface de son meuble satiné pour rebondir au creux du paysage-photo fixé au mur. Chez Saulnier, la mise en scène excessive d'un écrasement d'avion nous remet en pleine face l'absurdité de la guerre. Non moins percutantes, les deux sculptures-engrenages de Berezowsky simulent l'objet technologique, mais aussi deux armes-jouets alarmants. Sans oublier l'œuvre très attirante de Mark Prent, où un personnage tête en bas et pieds en queue de baleine se tient en équilibre sur des barres parallèles. On suppose très bien la teinte bleutée du corps animal envahir peu à peu, comme du mercure, la peau du corps humain. *Mercury* fait sensation auprès du public, et avec raison. Ailleurs, l'énigmatique louve de Dominique Valade, l'anecdotique table dressée de Dominique Rolland et la planète terre en forme de soucoupe volante du rusé Richard Purdy minimisent le caractère un brin austère et tragique de l'ensemble.

L'idée de construire l'exposition en s'inspirant d'un site théâtral, et qui plus est sur les lieux abandonnés d'un ancien café-théâtre du Vieux-Port, est fort à propos. Du coup, l'accent sur la théâtralité et l'allégorie, de plus en plus notoires dans l'art actuel, trouve ici un excellent prétexte. Accaparer la surface scénique, les œuvres s'étalent de la régie suspendue au parterre, en passant par les gradins, les loges et le plateau.

On aura compris que dans un tel contexte, l'espace physique joue un

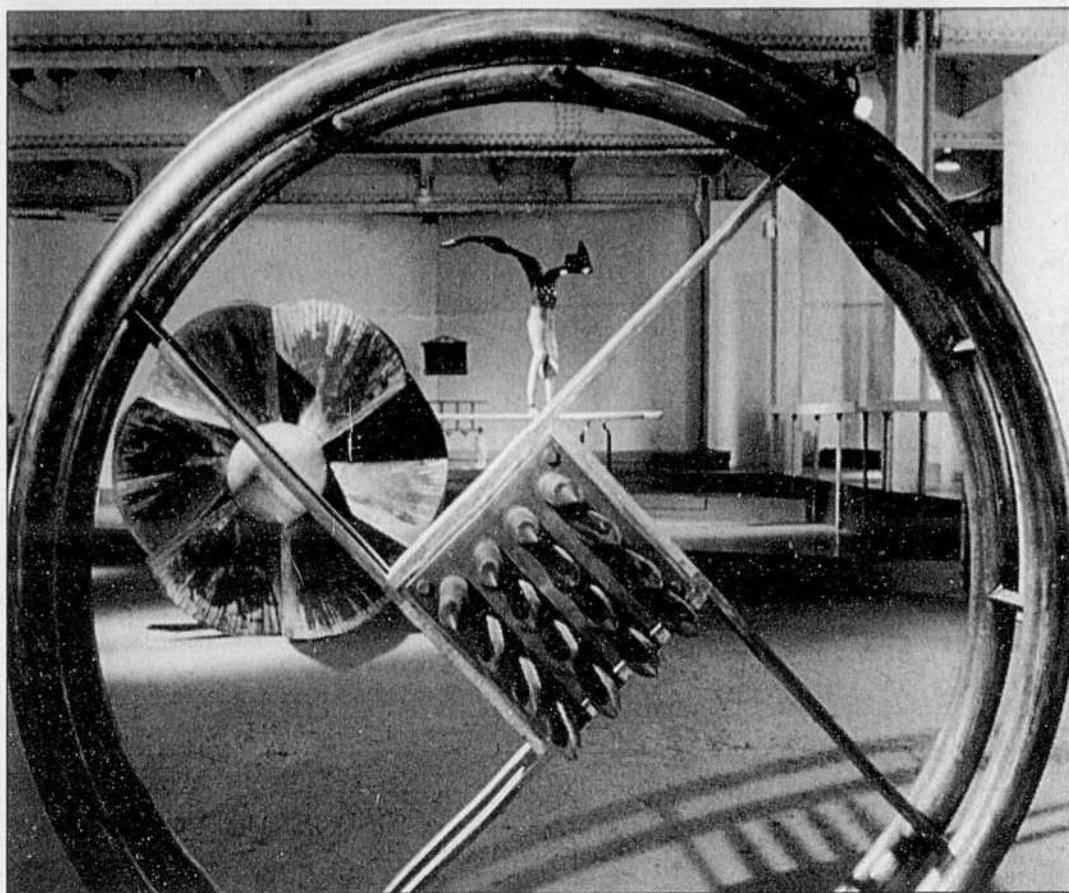


PHOTO JACQUES GRENIER

L'idée de construire l'exposition en s'inspirant d'un site théâtral, et qui plus est sur les lieux abandonnés d'un ancien café-théâtre du Vieux-Port, est fort à propos.

rôle essentiel. Alors que certaines sculptures jonchent le sol, d'autres sont grimpées sur des paliers, perchées tout au bout d'un escalier ou carrément isolées dans une loge. C'est bien, or quand un millier de personnes foulent le sol en une semaine, les paliers deviennent soudain des obstacles dangereux et les œuvres retranchées dans les coulisses risquent de passer inaperçues.

Double jeu

«On ne s'attendait pas à recevoir autant de gens, déclare Sylvain Faucher du Centre des arts contemporains. Nous sommes dépassés par la fréquentation.» Celui-ci nous rappelle qu'en 1992, l'exposition intérieure logée dans un deuxième étage avec entrée payante avait attiré au plus 1500 personnes pour l'été. Cette fois on traverse les portes du hangar n°10 presque aveuglément, on touche à tout, avec les moult inconvénients que ça suppose, on ne comprend pas toujours à quoi on a affaire et on passe des commentaires abracadabrants. Situation affolante, mais non irrémédiable. Dans un tel contexte d'achalandage, des stratégies de présentation s'imposent. Pourquoi ne pas avoir affiché clairement dès l'entrée et tout au long du parcours les visées de l'exposition et des œuvres en question? En plus d'un gardien, des guides-animateurs auraient été tout indiqués afin d'informer, voire rassurer cette foule déstabilisée.

Pas si sûr par ailleurs que les travaux du duo Lafargue-Couturier et de Schloesser trouvent dans ce va-et-vient constant un lieu d'exposition approprié. Dans le premier cas les six propos d'artistes, audibles sur cassettes, exigent une attention trop soutenue de notre part. Idem pour la bande vidéo de Schloesser qui, nichée dans un cabanon au sommet d'un escalier fait plus de peur que de

charme. Quant aux quatre maquettes, elles ont besoin d'une meilleure mise en situation.

Entre une exposition située dans un lieu clos et intime et une autre présentée en plein air, le comportement du spectateur diffère. Au dedans, elle nous oblige à une concentration, à une implication, à une réaction

immédiate, d'où son pouvoir intimidant. Au dehors, elle tend à se fondre à son environnement et du coup devient moins agressive, plus spontanée dans sa façon de courtoiser le passant. Le site particulier du hangar portuaire se prêtait bien à ce double jeu. Cet aspect aurait mérité ici plus d'attention.



Association des galeries d'art contemporain (Montréal)

PRIX HOMMAGE À LA MÉMOIRE DE LOUIS COMTOIS (1945-1990)

CONCOURS OUVERT À TOUS LES ARTISTES PROFESSIONNELS EN ARTS VISUELS

Conditions:

- Être artiste professionnel québécois en mi-carrière, 10 à 15 ans de pratique artistique
- Œuvrer dans le domaine de l'art contemporain

Chaque dossier comprend:

- un curriculum vitae de l'artiste;
- un dossier de presse;
- un maximum de 20 diapositives sur le travail de l'artiste.

Prix

Une bourse sera remise au récipiendaire lors du vernissage de La Foire d'art contemporain - Montréal 1994 et une mini-rétrospective lui sera consacrée du 21 au 24 octobre 1994 au 460, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal.

Le jury est composé de cinq intervenants du milieu des arts visuels.

Les dossiers devront être acheminés avant le 8 septembre 1994 à

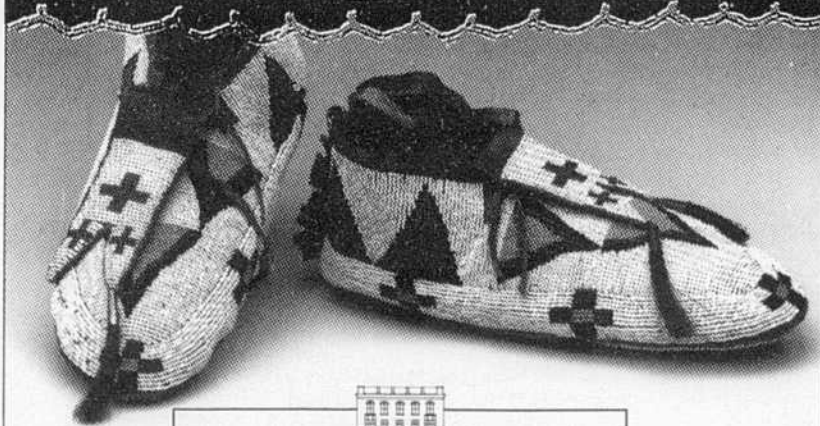
AGACM

Association des galeries d'art contemporain de Montréal
 324, boulevard Saint-Joseph Est
 Montréal (Québec) H2T 1J2
 Pour information: 514.843.3334

UNE EXPOSITION À NE PAS MANQUER

Manituminaki

la puissance des perles de verre



MUSÉE McCORD
 690, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL • 398 7100

ACCROCHÉ

ÉGYPTOMANIA

L'égyptomanie, c'est une fièvre contagieuse qui s'est répandue en Occident entre 1730 et 1930. Tout l'art d'inspiration égyptienne compose ici un cocktail explosif de peintures, sculptures, bijoux, objets décoratifs, vaisselle, croquis de projets architecturaux. Pour les friands d'exotisme Ottawa cet été est un détour obligé. Musée des beaux-arts du Canada à Ottawa. Jusqu'au 18 septembre.

RÉTROSPECTIVE TOUSIGNANT

L'exposition du Musée regroupe les œuvres monochromes de 1978 à 1993. L'un des principaux artisans des propositions plasticiennes de la seconde moitié des années 50 n'a surtout pas fini de faire vibrer la couleur sous nos yeux. Musée du Québec, Québec. Jusqu'au 27 novembre.

ROY LICHTENSTEIN

Une gigantesque rétrospective, des images hypertrophiées, des histoires romanesques en bleu, blanc, rouge, une technique d'une rigueur maniaque. L'œuvre de la grande star du pop coupe le souffle. Au Musée des beaux-arts de Montréal. Jusqu'au 4 septembre.

Marie-Michèle Cron
 Mona Hakim

TAMARA DE LEMPICKA

Des corps sensuels, des nus aux formes plantureuses, des yeux vaporeux sur fond de paysages modernes et de décors rutilants. Voilà le monde suave de Tamara de Lempicka, la peintre des années folles au milieu de la vague art déco. Savoureux. Musée des beaux-arts de Montréal. Jusqu'au 2 octobre.

MÉMOIRE MIROIR



LE SYMPOSIUM DE LA JEUNE PEINTURE AU CANADA

à Baie-Saint-Paul du 5 août au 5 septembre 1994

Une expérience unique de création

16 grands formats

Une rencontre des artistes d'ici et d'ailleurs

Le public est invité entre midi et 18 h 00

Visites guidées tous les jours

PROGRAMMATION DE LA SEMAINE

CONFÉRENCES SUR IDENTITÉ ET GLOBALITÉ

20 août: Belgica Rodriguez

«L'art en Amérique Latine», Site, 16 h

Denis Charland, Lancement de la revue «Le Sabord, no. 37», Site, 16 h

• À VENIR

CONFÉRENCES SUR LIEUX DE MÉMOIRE

27 août: Donald Goodes, 16 h

28 août: Normand Biron, table ronde 16 h, Guy Durand, 17 h

• SPECTACLES

26 août: Alfred Marin, accordéoniste, Site, 16 h

• À NE PAS MANQUER du 31 juillet au 28 août, nos Concerts Classiques

«BRIQUES ET CAFÉ»

Dimanche à 11 h, Centre d'exposition

Site du Symposium, 11, rue Forget, Baie-Saint-Paul
 Pour informations: 418-435-3681

On peut se voir
 tous les jours si vous le voulez...
 sauf le lundi.



«Chaque tableau est comme un grand livre d'histoire de l'art ouvert, accessible à tous.» - LE DEVOIR
 «Lichtenstein a construit un œuvre monumental.» - LA PRESSE

ROY LICHTENSTEIN
 DU 26 MAI AU 4 SEPTEMBRE 1994

Le Musée est ouvert du mardi au dimanche de 11 h à 18 h (jusqu'à 21 h le mercredi).
 1380, rue Sherbrooke Ouest (autobus 24 ou station de métro Guy-Concordia). Info: 285-1600

DELTA AIR LINES

La Presse

MURAT

Bonjour!

Sudbury



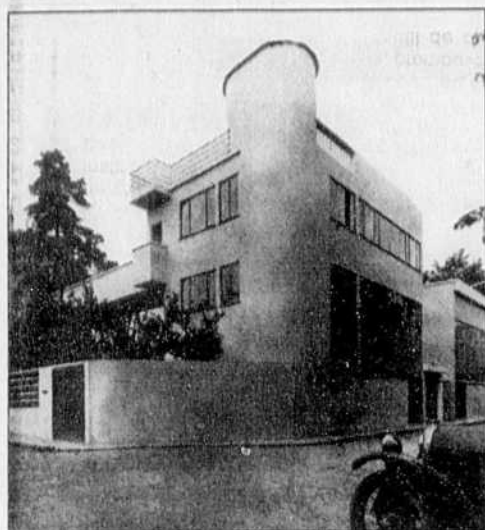
L'ART CONTEMPORAIN
 sous toutes ses formes

Association des galeries d'art contemporain (Montréal)

MARIE HIPPOLYTE
 Assemblages
 Jusqu'au 10 septembre

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark suite 100 Montréal (514) 849-1165



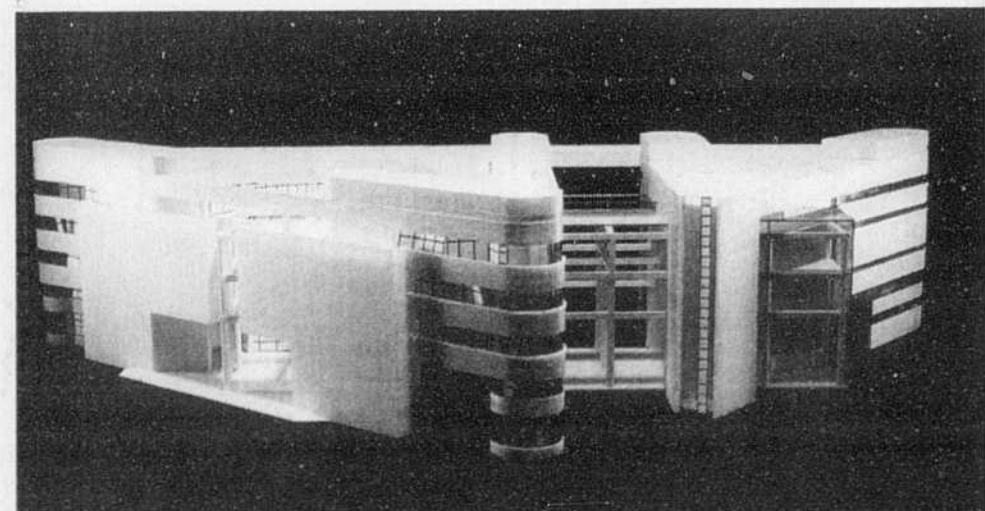
Le Corbusier et Pierre Jeanneret — Résidence-atelier de Jacques Lipchitz — 1924

Billancourt, l'autre chronique

Plus question de visiter Paris sans faire un détour par Boulogne. Il y a beau temps que les pouilleux immigrants russes, génialement croqués par Berberova dans ses *Chroniques de Billancourt*, ont déserté la place Guesde et leur gris travail chez Renault... Aujourd'hui, le Billancourt de la sueur et le haut Boulogne parfumé jouxtant Neuilly-Passy se réconcilient, autour de l'Hôtel de Ville construit par Tony Garnier en 1929-1934, et de son voisin en construction, le Musée des Années 30: ouverture prévue au printemps prochain. Une riche collection d'art figuratif et d'arts appliqués, les fonds de l'ébéniste Ruhlmann, du cinéaste Abel Gance, prouveront sur 3000 m² à ceux qui en douteraient encore que Boulogne-Billancourt fut, entre les deux guerres, une capitale mondiale des arts. Y vécurent Juan Gris, Chagall, les sculpteurs Landowski, Lipchitz, bien d'autres. Mais il y a plus.

Ville-champignon des années 30, poussée par l'impulsion de ses usines neuves, de ses studios de cinéma (Gance, Renoir, Pagnol y tournèrent), de ses terrains bon marché aux portes de Paris, Boulogne-Billancourt servit de laboratoire à tous les grands noms de l'architecture. Grâce à une brochure et un «Parcours des années 30» proposé par le Musée municipal, on peut aller fouiner sous les fenêtres des nombreux édifices publics, immeubles, hôtels particuliers et ateliers d'artistes bâtis par Le Corbusier, Mallet-Stevens, Auguste Perret, Georges-Henri Pingusson et bien d'autres. En tout, presque une trentaine d'étapes balisées, détaillées sur panneaux explicatifs.

Ici, on se fait engueuler par une vieille bique, mécontente qu'on prenne des photos; là, on s'attendrit de voir déborder de fleurs les toits-terrasses de l'ex-atelier de Lipchitz, construit en 1924 par «Corbu» et Jeanneret. Du grand portail, deux gamins s'échappent tout à coup, sous les regards d'une grand-mère inquiète, dont la tête blanche apparaît. Partout, on assiste en direct à la naissance de l'architecture du XX^e siècle, qui gazouilla ses premiers babils au milieu d'un beau tiraillement de tendances: art déco, modernistes, néo-classiques. Et c'est bien ravi qu'on regagne le métro de la Porte Saint-Cloud... malgré des ampoules au pied très fox-trot. S.G.



Maquette du Musée des Années 30, au centre de Boulogne, architecte Yovan Cosic. Ouverture: printemps 1995.

PHOTO PASCAL CADIOU

FORMES

Au 415 Saint-Antoine, un amour de bloc art déco, les rénovations se poursuivent sous l'élégante supervision de Pierre Boyer-Mercier et Louis-Paul Lemieux. Un cas exemplaire?

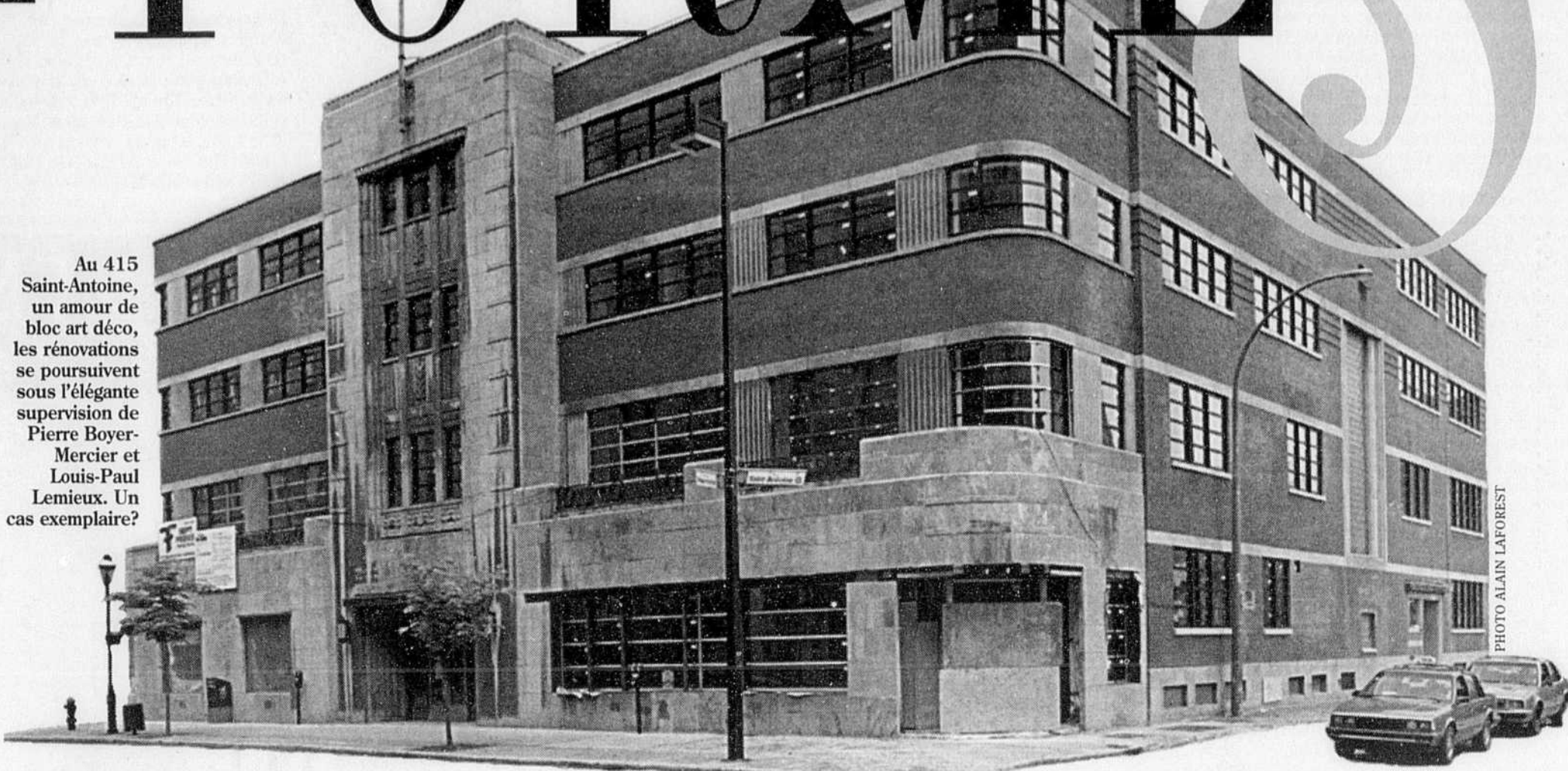


PHOTO ALAIN LAFORÊST

Comme un bon pain sorti du four

SOPHIE GIRONNAY

Fiou! J'ai eu chaud. Ce beau petit bijou d'édifice de style art déco dégagé sur ses quatre côtés et qui me faisait de l'œil sur Saint-Antoine comme aussi depuis Viger chaque fois que je passais, ce pâté trapu de quatre étages appétissant comme un bon pain sorti du four, avec ses fenêtres en coins ronds, ses lignes qui filaient de bord en bord sans trop faire d'histoire et ses détails de pierre simplissimes, n'aura pas trop à souffrir des rénovations qui s'y déroulent actuellement. Que voulez-vous, je l'aimais celui-là. Quand j'ai vu Les Sept Frères entrepreneurs y poser le pied, leur délicat petit peton de biche, je me suis dit: «Ça y est, c'est fichu.»

«Moi aussi je l'ai toujours aimé, dit l'architecte Pierre Boyer-Mercier. Mais situé comme il l'était, à l'ombre du Centre de commerce, et vide depuis deux ans en plus, je le croyais voué à la démolition. Aussi, quand la SIMPA a publié un appel d'offres pour sa rénovation, même si ce n'est pas ma spécialité, j'ai vu là une belle occasion. J'ai formé un consortium avec Louis-Paul Lemieux...» Et c'est cet éminent duo que la SIMPA (Société immobilière du patrimoine architectural de Montréal) a choisi pour concevoir les transformations de l'édifice qu'elle avait acheté en 1989.

Art Décodage

Construit en 1941 pour le grossiste en matériel électrique Frank Levasseur — ses initiales sont sculptées au-dessus de l'entrée —, ce bâtiment serait l'œuvre d'un Grattan D. Thompson. Le style se devait d'être à la mode, comme le produit qu'il représentait. Les fenêtres du rez-de-chaussée, qui étaient quatre et symétriquement disposées en avanture, ouvraient sur la salle de montre. Les étages, destinés aux bureaux et aux entrepôts, étaient éclairés par des bandes de fenêtres situées trop haut dans les murs pour les besoins actuels.

«Nous avons ajouté des bandes par en dessous», signale M. Boyer-Mercier à mon étonnement, car ces agrandissements, ainsi que d'autres ouvertures pratiquées en façades latérales, soulignent, bien plus qu'elles ne déparent, l'élégance du style de départ. «On a recréé une symétrie, une espèce de modulation tranquille. Les qualités originelles se trouvaient en façade mais les autres élévations étaient assez bâtarde, alors on ne s'est pas gênés pour ne pas pousser très loin les recherches historiques sur le bâtiment.»

D'autant qu'il s'agissait de faire vite et pas cher: le principal locataire, l'Office municipal d'habitation de Montréal, cet organisme qui gère les HLM de la Ville, s'y installera dès octobre. Pour accommoder l'autre locataire, un restaurateur qui

occupera la droite du rez-de-chaussée, une vitrine a été percée sur la façade et le coin de ce côté-là. «Ça c'est notre touche contemporaine, dit Pierre Boyer-Mercier. Mais on est en train de négocier avec le ministère de la Culture pour avoir le droit de faire la même chose de l'autre côté, afin de recréer la symétrie.» Faut-il respecter l'esprit de l'édifice, donc sa symétrie, en ouvrant à gauche une vitrine neuve, ou faut-il respecter la lettre, et ne pas toucher aux vieilles fenêtres et à la porte en coin, qui ouvra longtemps sur les étalages odoriférants d'un marchand de cigare?

Dans tous les cas, comptons plutôt sur le bon goût des architectes — ils en ont, heureusement — que sur leur souci de reconstitution. Respectueux, à l'évidence, mais «patrimonieux», pas trop, trop. Le type de vitrine, par exemple: «On a pris volontairement la décision d'avoir une touche contemporaine au lieu de recréer un truc avec colonnades de pierres, ou je ne sais quoi... Louis-Paul était plus décisif dans son intervention, et j'ai bien aimé. Une bonne audace contemporaine peut mettre en valeur parfois mieux qu'une rénovation trop mimétique. On s'entend là-dessus.» A propos de l'immense plaque de cuivre brûlé qui va couvrir, sur trois étages, une partie de la façade arrière,

technique de négociations dite de «partenariat» qui arrondit les angles, alors....

L'autre aspect novateur, plus technique, de la rénovation est le souci environnemental que le chargé de projet Daniel Forgues, représentant de la SIMPA, a su imposer: isolation en laine de roche, peintures Écologo, tapis en fibres recyclées, aération ultra-soignée feront de ce petit immeuble à bureaux un projet-pilote.

Les architectes, quant à eux, rabattront leurs ardeurs créatrices sur les espaces publics comme le hall d'entrée, reflet de la symétrie extérieure. «Et dont les portes doubles, annonce fièrement Pierre Boyer-Mercier, seront dessinées par le plus vieux architecte en activité, mon père, qui a 90 ans! C'est lui qui m'a donné le feu sacré de ce métier... Quand j'ai ouvert mon bureau, il y a 23 ans, lui-même avait pris sa retraite, mais il passait «faire son tour» tellement souvent qu'il a fini par se joindre à moi!» Le Henri Mercier de la raison sociale Mercier, Boyer-Mercier, architectes, c'est lui. «Il n'y a que les architectes de cette génération qui sachent vraiment dessiner finement les détails pour des matériaux nobles, comme le cuivre et le bois.»

Éditeur de la revue ARQ, Pierre Boyer-Mercier enseigne aussi à l'université. Son école à lui? «Moderniste

«Une bonne audace contemporaine peut mettre en valeur parfois mieux qu'une rénovation trop mimétique.» Pierre-Boyer Mercier

Pierre Boyer-Mercier se montre plus dubitatif, mais tient à laisser son collègue, plus jeune, plus fou, affirmer ses «gestes» créateurs...

Les angles arrondis de l'intérieur
À l'intérieur, sauf un bout d'escalier, rien ne valait, paraît-il, la peine d'être sauvé. «On l'a vidé de ses entrailles, comme un poisson.» Les architectes ont souhaité qu'aux étages, tout le long des fenêtres, soit laissée une bande-couloir libre de cloisons. L'effet d'espace, de lumière et de perspective, au long de ces fenêtres interminables «rayées» à l'horizontale, est tout à fait saisissant, sans parler de la vue sur la ville. Hélas, les desiderata du client-locataire ne l'ont pas permis partout, et c'est bien dommage: l'aménagement est assuré surtout par un décorateur (Robert Vachon) engagé par l'Office, et soumis à ses demandes. A Chaussegros-de-Léry, Dan Hanganu démissionna pour moins que ça! Ici, on fonctionne selon la nouvelle

carrément, affirme-t-il, d'une modernité revisitée, mais sans éclatisme.» Comme en témoignent sa caisse Desjardins au coin de Cuvillier et Sainte-Catherine, son métro Acadie, et plusieurs groupes de HLM: Habitations Notre-Dame, Habitations Upper-Lachine, et ses Habitations Saint-Hubert, couronnées du Prix d'excellence de l'Ordre des architectes en 1992. «Je tiens compte des éléments dominants et des lignes de force du contexte bâti dans lequel j'inscris un nouvel élément, mais pas question de les mimer, de les reproduire.» Le 415 Saint-Antoine, ça tombe bien, «est d'une époque art déco assez propre, et les détails, très fins, ne viennent pas baroquer le bâtiment, qui conserve une belle sobriété.»

En somme, la pâte à l'ancienne idéale, conçue tout exprès pour être capable d'intégrer une pincée de saveur façon Lemieux-Boyer-Mercier à la moderne, juste avant la dernière cuisson. Sentez-moi ça comme ça sent bon.

L'IDM PRÉSENTE: L'ALLIANCE NATIONALE DU DESIGN

L'Alliance Nationale du Design regroupe les organisations de promotion du design, les centres de design, les instituts et associations professionnelles de designers à travers le Canada. Les objectifs généraux de l'Alliance sont les suivants: renforcer, par la coopération, les mandats de ces organisations, leurs ressources et activités; contribuer à la croissance et au développement du secteur du design au Canada; promouvoir l'application efficace du design en tant qu'outil de développement économique, social et culturel.

Les membres actuels de l'Alliance Nationale du Design sont:

- Advancement of Design in Business-Nova Scotia
- Alberta Design Works

- Association des designers industriels canadiens
- Fédération canadienne du vêtement-Division du design
- Association des architectes paysagistes du Canada
- Design British Columbia
- Design Exchange
- Forum Design Montréal
- Group For Design in Business
- Institut de Design Montréal
- Designers d'intérieur du Canada
- Liaison Design Montréal
- Société des graphistes du Canada

Plus précisément, l'AND a identifié quatre objectifs principaux:

- Renforcer le secteur du design canadien et son

infrastructure.

- Encourager l'application efficace du design par les entreprises canadiennes et par le secteur public.
- Augmenter la visibilité du design canadien tant sur les marchés internationaux que domestiques, et améliorer la réputation des produits et services canadiens.
- Faire mieux connaître et comprendre la contribution du secteur du design au développement économique, social et culturel.

Concrètement, l'Alliance a récemment mis sur pied un réseau de communication informatique unissant tous ses membres, en vue de faciliter les échanges et la collaboration. De plus, l'Alliance organise présentement la

réalisation d'une étude majeure sur les ressources humaines dans le secteur du design, au coût de 500 000 \$. Les résultats de cette étude seront rendus publics d'ici un an.

Pour plus d'information sur l'Alliance Nationale du Design et ses activités, contacter:

Helen Stavridou
Directeur exécutif
Institut de Design Montréal
1037, Rachel Est, 3^e étage
Montréal (Québec)
H2J 2J5

Institut de
Design
Montréal